

MICHEL LANDO

DRAME EN VERS ET EN QUATRE ACTES.

SUIVI D'UN ÉPILOGUE.

Maurice BOUCHOR (18..-1928).

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Mai 2024. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

MICHEL LANDO

DRAME EN VERS ET EN QUATRE ACTES.
SUIVI D'UN ÉPILOGUE.

MAURICE BOUCHOR

1892. Tous Droits de traduction et de reproduction réservés.

**PARIS, LECENE, OUDIN ET Compagnie, ÉDITEURS, 17 rue
Bonaparte.**

POITIERS, - TYPOGRAPHIE OUDIN ET Cie.

Représenté pour la première fois, à Paris, Grand Concert Parisien.

À GEORGE-WASHINGTON DESSOMMES

Très cher ami, tu ne seras point surpris de lire ton nom à cette place : il y est inscrit depuis un an et demi, en souvenir des heures de paix et de joie que j'ai passées dans ta petite maison de Vicksburg. Là, tous les soirs, au milieu des tiens, nous vivions avec les maîtres, chaque jour mieux aimés, de la poésie ou de la musique. Parfois, en guise d'intermède et pour répondre au voeu de VOTre indulgente amitié, je vous lisais ceux de mes ouvrages qui me déplaisent le moins, ou dont les tares ne me sont pas trop visibles. C'est ainsi que vous avez connu ce drame, vierge de toute publicité. Grâce à votre intelligente sympathie, rien ne vous a échappé de ce que j'avais voulu y mettre ; cela m'a donné, pour quelques instants, l'illusion que je m'étais pleinement exprimé. L'amitié a de telles magies. Le souvenir de cette lecture nous est cher ; et nous ne penserons plus à Michel Lando sans nous rappeler bien des heures sereines ou joyeuses. Accepte donc, ami, l'humble présent que je t'offre : il tiendra tout son prix. de notre commune affection.

MAURICE BOUCHOR.

PRÉFACE

Le drame que je publie a eu l'honneur d'être lu devant le comité de la Comédie française. Il y a été accueilli par un refus probablement unanime. Les directeurs de deux autres théâtres l'ont jugé avec la même sévérité. L'un n'a pu l'écouter jusqu'au bout ; l'autre m'a écrit que je retardais de vingt ans sur mes contemporains. Ces divers témoignages, rendus par des hommes que leur expérience met à l'abri de toute erreur, me laissent peu de doute sur les vices de mon oeuvre ; et j'aurais mauvaise grâce à ne pas remercier ceux qui m'ont évité une brutale désillusion, en ne permettant pas que Michel Lando vît le feu de la rampe. On me demandera pourquoi je publie un ouvrage condamné par de si bons juges. C'est d'abord parce qu'il peut offrir un certain intérêt littéraire ; et ensuite parce que, même au point de vue dramatique, il a paru n'être pas sans valeur à des arbitres non moins compétents que les autres. Je me permettrai de nommer ici M. Henri Lavoix, qui avait adressé au comité du Théâtre-Français un rapport favorable sur Michel Lando. Pour cela je ne dois point de reconnaissance à M. Lavoix, car il n'a fait que donner son opinion en toute sincérité ; mais je tiens à lui marquer ma gratitude pour l'extrême bienveillance de son accueil et pour ses judicieux conseils qu'il m'a donnés. J'ai fait de ces conseils le meilleur usage que j'ai pu ; je leur dois peut-être d'offrir à mes lecteurs un drame présentable. Mais je ne veux pas dire que M. Lavoix regarde Michel Lando comme un chef-d'oeuvre ; bien loin de là. Les défauts de ma pièce ne lui ont pas échappé, et je crois que nous sommes, à ce sujet, entièrement d'accord. Je n'insiste pas. Le lecteur découvrira bien sans moi les défauts dont je parle ; et, s'il ne doit pas les apercevoir, pourquoi irais-je lui gâter son plaisir ?

La donnée de Michel Lando est historique dans ses grandes lignes. Un Florentin de ce nom, qui était cardeur de laine, fut porté au pouvoir par une émeute, sut maintenir contre elle l'ordre dans la ville, quitta ses fonctions en temps légal et, plus tard, mourut exilé. Au demeurant, j'ai prêté à Michel Lando un caractère fort différent de celui qu'il dut avoir. Il n'eut point le rare désintéressement que je prête à mon personnage ; ni la sensibilité, les scrupules, l'hésitation qui font de Michel Lando, dans ma pièce, un homme du dix-neuvième siècle plus que du quatorzième. Je crois donc oiseux de rechercher ici ce que fut au juste mon Florentin. Tous les historiens ont reconnu la vigueur de son action à une heure décisive et le service qu'il rendit à sa patrie ; Machiavel blâme l'ingratitude de la cité qui l'exila. Peu m'importe, après cela, qu'il ait gouverné d'après les conseils d'habiles politiques, et non pas selon sa propre initiative. C'est ce que dit M. Perrens dans son excellente Histoire de Florence, et je m'en rapporte à lui ; mais, ayant voulu faire oeuvre d'écrivain dramatique, je n'ai eu aucun scrupule à repêtrer le personnage suivant mon idée. Edgar Quinet blâme Michel Lando d'avoir voulu faire place à tous les partis dans le gouvernement. D'après lui, c'était méconnaître une loi essentielle des cités italiennes

: l'antagonisme des partis et la nécessité de gouverner par l'un d'eux contre tous les autres. Michel aurait ainsi fait avorter le triomphe de la cause populaire. Quinet semble même lui reprocher d'avoir été trop scrupuleux dans sa politique ; parce que, dit-il, rien n'est plus immoral que de laisser confondre la vertu avec la faiblesse. Je ne méconnaissais pas la portée de ces réflexions ; mais on pourrait leur opposer divers arguments. Il est difficile de juger de si loin ce qui pouvait être accompli de durable en faveur de la démocratie florentine ; et j'inclinerais à croire que tout, dans cette république déchirée par les factions, l'entraînait vers la tyrannie. Puis, derrière la question politique, il y avait la question sociale ; et on ne peut guère reprocher à Michel Lando de n'avoir point résolu le problème qui est notre angoisse de toutes les heures.

Je n'ai pas eu la prétention d'émettre une théorie sur des matières aussi complexes, et qu'il serait mal à propos de discuter au théâtre ; mais le souci que mon personnage a pu en avoir, le trouble de sa conscience, sa cruelle désillusion lorsqu'il passe d'un rêve de justice au maniement des hommes, cela était bien le coeur de mon sujet. J'ai voulu montrer un plébéien à l'âme loyale, à l'esprit ouvert, à la parole entraînant, ayant moins de génie que de bon vouloir, capable d'énergie et de finesse pour accomplir un acte de salut public, mais parti de conceptions trop simples et vite rebuté par la complexité des choses ou la mobilité des hommes. Je n'ai pas examiné si, grâce à d'autres circonstances, le même personnage aurait pu gagner en sens politique ce qu'il eût perdu en honnêteté candide ; j'avais seulement à l'étudier jusqu'à l'heure où sa vie publique est brisée tout à coup.

Une violente passion que Michel a conçue pour une patricienne (ceci n'est aucunement historique) forme le noeud de ma pièce et en amène la péripétie. À l'instant où il a perdu toute foi en son oeuvre, le bonheur convoité lui est offert au prix d'une trahison envers le peuple : c'est alors, me semble-t-il, que l'effort de sa vertu serait digne d'émouvoir. Ensuite, lorsqu'il s'est noblement démis de ses fonctions, la rancune de la patricienne fait exiler, à la honte de Florence, un homme qui s'est aliéné tout le monde en voulant être juste. J'avoue que cette fin n'a rien de consolant. J'ai pourtant la faiblesse d'y tenir, et je l'aurais maintenue contre l'aimable directeur qui me disait un jour : « Apportez-moi une pièce ; mais ne vous occupez pas du dénouement. » Non, certes, je n'ai point voulu élucider les rapports si délicats de la morale et de la politique, ni faire le procès à toute démocratie sur un exemple isolé. Je n'ai point soutenu de thèse dans mon drame. Mais, s'il contient l'émotion que j'ai tâché d'y mettre, une vérité supérieure s'en dégagera d'elle-même : c'est que nul blasphème contre la patrie, si ingrate qu'elle puisse être, ne doit monter aux lèvres du juste.

J'ai dit en quoi j'avais modifié le caractère, du reste assez douteux, de Michel Lando. En outre, je l'ai fait plus jeune qu'il n'était à son entrée dans la politique, et j'ai beaucoup avancé la date de son exil. J'ai pris de même quelques libertés avec l'histoire de cette époque, et

j'ai fort simplifié le mécanisme du gouvernement florentin. Je suis trop imbu de la pensée d'Aristote : « La poésie est plus vraie que l'histoire, » pour me justifier de mes licences. Il y a seulement une mesure à observer et des convenances qu'on ne peut méconnaître. Je crois n'avoir pas excédé mon droit de modifier ou d'interpréter des faits embrouillés par eux-mêmes et inconnus à la presque totalité des spectateurs que j'aurais pu avoir. D'ailleurs, tout en étant inexact en certains détails, je me suis efforcé de peindre dans leur vérité l'émeute, les partis, les moeurs et passions de la ville. Je voudrais qu'il y eût dans ces pages quelque chose de l'âme florentine ; et il ne me déplairait point qu'on devinât ma profonde sympathie pour la cité illustre où la vie fut si intense, l'art si merveilleux, et qui a donné au monde Dante et Michel-Ange.

Je me suis efforcé avant tout de prêter à mes personnages, sérieux ou comiques, un langage en rapport avec leur nature et qui s'appliquât sur leurs sentiments d'une façon aussi juste que possible. Tout ce qu'il y a ici de pittoresque vient en droite ligne de l'histoire elle-même ou des comédies de Machiavel. N'ayant pas à faire parler des poètes indous, j'ai été très sobre de métaphores ; je me suis abstenu de tirades ; j'ai soigneusement évité les vers à effet. Peut-être mon désir d'être simple et vrai m'a-t-il nui devant mes juges autant que mes plus graves défauts.

Je n'ai pas besoin de protester, je pense, que ma pièce ne contient aucune allusion à des événements contemporains. Toutefois, une préoccupation qui hante tous les esprits en France ne fut pas étrangère à la pensée initiale de ce drame. Qui de nous n'a été profondément attristé par les divisions de la patrie? qui ne l'est encore ? Le souci que j'en ai a pu se faire jour, malgré moi, à bien des pages de mon oeuvre.

PERSONNAGES

GUICCIARDINI, gonfalonier de justice dans la République florentine.

NICCOLO DEL BENE, Prieur, ou membres de la Seigneurie.

GUERRIANTE, Prieur, ou membres de la Seigneurie.

FERRUCCI, Prieur, ou membres de la Seigneurie.

CARLO STROZZI, chef du parti guelfe.

PIERRE DES ALBIZZI, chef du parti guelfe.

SALVESTRO DES MEDICI, riche banquier, homme très populaire.

MICHEL LANDO, cardeur de laine.

STEFANO, maître d'école.

THOMAS BARBIDORO, cordonnier.

JACOPO, cardeur de laine.

GASPAR, notaire.

DONATA, veuve de Messer del Garbo, soeur de Pierre des Albizzi.

FRANCESCA, femme de Michel Lando.

BOURGEOIS.

GENS DU PEUPLE.

MASSIERS.

HOMMES D'ARMES.

La scène est à Florence, vers la fin du XIVe siècle.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Une boutique de fruitière. - A droite, une table et deux ou trois chaises. Au fond une porte donnant de plain-pied sur la rue. Une autre porte, à gauche, ouvre sur une pièce qu'on ne voit pas. Au lever du rideau Francesca, est assise à gauche, sur le devant de la scène ; elle travaille à un ouvrage d'aiguille. Michel est debout et se dirige vers la porte de la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

Michel, Francesca.

FRANCESCA.

Tu vas sortir ?

MICHEL.

Oui, femme.

FRANCESCA.

Où vas-tu ?

MICHEL.

Je vais voir

L'émeute.

FRANCESCA, se levant.

N'y va pas, Michel.

MICHEL.

C'est mon devoir

D'être avec les amis : le peuple se rassemble.

FRANCESCA.

Pourquoi ?

MICHEL.

Pour renverser les prieurs.

FRANCESCA.

Ah je tremble,

5 Quand tu parles ainsi. Faut-il toujours changer ?

On est heureux.

MICHEL.

Beaucoup n'ont pas de quoi manger.

FRANCESCA.

Ceux-là, tu le sais bien, montrent peu de courage
À la besogne.

MICHEL.

Soit ; mais s'ils manquent d'ouvrage ?

FRANCESCA.

10 Ce n'est pas en criant, la nuit, comme des sourds,
Qu'ils verront le travail reprendre. De trois jours,
Moi, je n'ai rien vendu ; les troubles en sont cause.
Mieux vaudrait qu'aujourd'hui la porte fût bien close.

MICHEL, souriant.

Fermer boutique? Allons, c'est bon pour les bourgeois.

FRANCESCA.

15 On a bouleversé la ville tant de fois...
N'est-ce donc pas assez ?

MICHEL.

Non : jusqu'ici Florence
Pour nous, le menu peuple, eut trop d'indifférence.
Nos métiers ne sont pas comptés parmi les arts.
La plèbe a-t-elle su ce qu'étaient les Césars
Pour qui les Gibelins ensanglantaient la ville ?
20 On ne consulte pas la multitude vile.
Nous sommes un bétail, un stupide troupeau
Dont le seul privilège est de risquer sa peau...
Non, cela n'est pas bien. Je ne suis qu'un pauvre homme
Et cependant je crois que cette antique Rome
25 Dont parle Stefano - femme, tu te souviens -
Inspirait moins d'amour à ses fiers citoyens
Que moi, rude ouvrier, maraud sans apparence,
Je n'ai de passion au coeur pour ma Florence

FRANCESCA.

Que veux-tu ?

MICHEL.

30 La justice. Oh ! moi, je ne suis pas
D'humeur à reprocher au riche un bon repas ;
Je veux que la cité me compte pour un homme.
Les plus lâches bourgeois, tu vois bien qu'on les nomme
Aux charges de l'État : nous en sommes exclus.
Le plus digne est celui qui possède le plus...
35 Nous ne pouvons rien dire, et l'impôt nous écrase.
Aussi bien qu'eux, pourtant, nous tournons une phrase ;
Et nous ne serions pas troublés par les rieurs,

Si nous nous expliquions en face des prieurs.
Plusieurs, même, en dépit de leur basse origine,
40 Sont dignes d'être élus.

FRANCESCA.

Tu rêves.

MICHEL.

J'imagine
Que Stefano vaut bien nos prieurs d'aujourd'hui,
Faibles ou corrompus.

FRANCESCA.

Eh bien demande-lui
S'il voudrait gouverner quinze jours à leur place.
On ne contentera jamais la populace.
45 Te voilà contre-mâitre, et moi je vends mes fruits ;
Travaillons, et laissons le reste aux gens instruits.

MICHEL.

Ah ! ma femme, il faut bien, parfois, songer aux autres !
Leurs misères, demain, peuvent être les nôtres ;
Va, soyons indulgents pour ceux qu'on pousse à bout.
50 Je ne souhaite pas que le peuple soit tout ;
Je veux de justes lois. Tous ces gens qu'on opprime,
En les avilissant on leur prêche le crime.
Moi qui suis un des leurs, femme, sincèrement,
Je peux leur être utile. Est-ce bien le moment
55 De les abandonner à leurs folles colères ?
Malheur à qui, fuyant les troubles populaires,
Ne pense qu'à lui-même et n'est d'aucun parti
Au revoir. Je devrais être déjà sorti.

Il marche vers la porte.

FRANCESCA.

Écoute !

MICHEL.

Que veux-tu ?

FRANCESCA.

Sois juste envers ta femme.
60 J'admire ton courage, ami, ta force d'âme ;
Moi, dont le faible esprit à peine te comprend,
Je trouve en toi, Michel, je ne sais quoi de grand ;
Mais je t'aime, et j'ai peur.

MICHEL, s'approchant de sa femme.

Que crains-tu ?

FRANCESCA.

65 Puis-je ne pas trembler, moi, lorsque tu t'exposes ?
Mon coeur n'est pas aussi résolu que le tien.
Ah ! Si je te perdais n'es-tu pas mon soutien ?
Je n'ai que toi.

MICHEL.

C'est vrai.

FRANCESCA.

Puis j'ai besoin qu'on m'aime.

MICHEL.

Je t'aime bien.

FRANCESCA.

Ton coeur est-il toujours le même ?

MICHEL.

Femme, n'en doute point.

FRANCESCA.

70 Ne sortait pas heureux si je n'avais souri ;
Il me choyait comme une enfant ; et, chaque année,
Il réservait pour moi toute cette journée.

MICHEL.

Mais quel jour est-ce donc ?

FRANCESCA.

Jamais il ne manqua
De fêter notre jour de noces.

MICHEL.

75 Pardonne-moi... Tu sais, j'aime tant ma patrie...
Voici quatre ans, déjà Dans l'église fleurie
Je crois te voir marcher, timide, à petits pas.
Quel soleil sur la place, et chez nous quel repas !
Ce vin doré montait tout de même à la tête...

FRANCESCA.

80 Nous en avons encore.

MICHEL.

Eh bien c'est notre fête;
Il faut trinquer.

Thomas et Stefano poussent la porte et entrent dans la boutique.

SCÈNE II.

Michel, Francesca, Thomas, Stefano.

THOMAS.

Salut !

FRANCESCA, à Michel.

Voilà tes deux amis.

STEFANO, à Michel et à Francesca.

On s'embrasse ?

FRANCESCA.

Mais non, Stefano.

STEFANO.

C'est permis !

THOMAS.

Bonjour, vous deux.

MICHEL.

Bonjour, Thomas. Quelles nouvelles[.]

THOMAS.

Il fait chaud.

STEFANO.

85 Le soleil irrite les cervelles ;
On crie, on hurle, on prend les armes. Les prieurs
Refusent de céder. Par de nombreux crieurs
Ils somment tous les arts de leur prêter main-forte ;
Mais le bourgeois s'enferme, et je doute qu'il sorte.

THOMAS.

90 Ah ! Battons-nous ! Ça n'est pas moi qu'on verra fuir.
Thomas Barbidoro sait travailler le cuir,
Et plus d'un traître aura par moi sa récompense.

MICHEL.

Nous vaincrons.

THOMAS.

Oui, Sang-Dieu !

STEFANO.

Comme vous, je le pense
Mais je crains, le palais une fois pris d'assaut,
Que le peuple vainqueur ne se trouve bien sot.

THOMAS.

95 Et pourquoi donc ?

STEFANO.

La plèbe - on l'a vu dans l'histoire
Sait vaincre, mais non pas user de la victoire.

THOMAS.

Oh ! Tes maximeS, pour nous autres, c'est du vent.
On te montrera bien, espèce de savant,
Que la plèbe...

MICHEL.

Voyons, Thomas.

STEFANO.

Laisse-le dire.

THOMAS.

100 Je ne viens pas ici pour qu'on m'apprenne à lire.

MICHEL.

Tais-toi.

Francesca est allée se rasseoir et a repris son travail. Michel continue.

Moi, vous savez, je n'aime pas le bruit ;
Pourtant j'applaudirai le peuple, s'il détruit
Le parti guelfe, qui nous hait et nous outrage.
Puisque les Gibelins ne sont plus de notre âge,
105 Il ne faut pas non plus de Guelfes : trop longtemps
Ils se sont arrogé des droits exorbitants,
Soi-disant pour sauver la ville...

THOMAS.

Je t'approuve.

MICHEL.

La noblesse n'est plus ?bien ; mais je -la retrouve
Dans cette faction, toujours rebelle aux lois,
110 D'anciens nobles tarés et d'orgueilleux bourgeois.

STEFANO.

Ceux qui, pour le moment, tiennent la seigneurie
Sont des gens modérés...

MICHEL.

Qu'ont-ils fait, je te prie ?
Jamais ils n'oseront agir contre les grands ;
Et notre abjection les laisse indifférents.

STEFANO.

115 Michel, je crains surtout ceux que l'on voit sans cesse
Flatter la plèbe avec une entière bassesse.
De vrais amis du peuple, à juger par les mots ;
Mais ils ne feront rien qu'exaspérer ses maux.
Exemple : Salvestro des Medici, leur maître,
120 A tous nos apprentis dans l'art de bien promettre !
Une émeute, pour ces gens-là, n'est qu'un moyen.
Lorsqu'un banquier puissant, un royal citoyen
Vous déchaîne une foule avec tant de génie,
Que veut-il, l'honnête homme ? Il veut la tyrannie.

MICHEL.

125 Peut-être ; mais, enfin, notre tour est venu
De faire aussi des lois.

STEFANO.

Alors c'est l'inconnu.

MICHEL.

Ah tu n'as pas assez confiance en la plèbe !
Sommes-nous donc des serfs attachés à la glèbe ?
Non, mais des ouvriers, de libres travailleurs.
130 Les temps sont durs ? Eh bien nous les ferons meilleurs.
Nous avons parmi nous des gens à l'esprit large
Qui rempliraient fort bien n'importe quelle charge.
Toi, par exemple.

STEFANO.

Moi ?

MICHEL.

J'en suis sûr.

STEFANO.

Plût à Dieu
Mais quand on pense trop, Michel, on agit peu.
135 Pour toi, c'est différent. Tout le monde t'écoute,
Et ton vaillant esprit ne connaît point le doute.
A chacun son devoir. Ce que j'ai préféré,
C'est l'école, et jusqu'à la fin j'y resterai.
Je sers le peuple, moi qui hais son ignorance,
140 En apprenant à lire aux bambins de Florence.

THOMAS.

Bien ; mais, s'il faut se battre, es-tu des nôtres ?

STEFANO.

Oui,
Thomas ; je suis du peuple, et je marche avec lui.

THOMAS.

On peut s'entendre, alors.

STEFANO.

Bien sûr qu'on peut s'entendre.

Tout d'un coup, Michel aperçoit Francesca qui travaille.

MICHEL.

Ah !...

Il s'approche d'elle, lui prend les mains et l'oblige à se lever.

THOMAS.

Qu'est-ce qui lui prend ?

STEFANO.

Comme le voilà tendre !

MICHEL, à Francesca.

145 Je t'avais oubliée encore... - Chers amis,
Pardons. Ma femme et moi, nous nous étions promis
De fêter notre jour de noces.

THOMAS.

Bonne idée !

MICHEL.

150 Une flasque de vin que j'ai longtemps gardée
Va nous réjouir tous. C'est d'excellent muscat,
Qui miroite au soleil comme l'or d'un ducat.
Pour le boire, oublions un peu ce qui se passe.

À Francesca.

Tu ne m'en veux pas ?

FRANCESCA, souriant.

Non.

MICHEL.

Viens donc que je t'embrasse !

THOMAS.

Eh bien ! est-on toujours jalouse, Francesca ?
Ce fut un vrai chagrin, quand Michel remarqua
155 La belle veuve, un jour de Pâques, à sa croisée.

FRANCESCA.

Après si peu de temps qu'il m'avait épousée,
Cela me semblait dur ; mais, plus tard, j'ai compris
Que mes chagrins étaient peu de chose. J'en ris ;
Et, sûre maintenant d'avoir la préférence,
160 Je le laisse admirer les dames de Florence.

THOMAS.

Donata del Garbo, commère, pourrait bien
Rendre fou ce rêveur.

FRANCESCA.

Pour ça, je n'en crois rien.

THOMAS.

Il aime trop le musc.

MICHEL, à Francesca.

Tu peux être sans crainte.

STEFANO.

Comme si l'ouvrier que le travail éreinte
165 Pensait à rire !

MICHEL, à Francesca.

Va chercher le vin.

FRANCESCA.

J'y vais.

*Elle sort à gauche. Un peu après, elle rentre avec une fiasque et des
verres, qu'elle dispose sur la table. Elle va et vient sans prendre
garde à la conversation des trois hommes.*

MICHEL, à Thomas.

Es-tu fou ?

THOMAS.

J'ai parlé comme je le devais.

MICHEL.

Ton histoire est stupide.

THOMAS.

On n'admire pas ça. Une patricienne

MICHEL.

Voyons...

THOMAS.

Chacun la sienne.

MICHEL.

Sans doute.

THOMAS.

Une Albizzi !

MICHEL.

Puisque l'on est d'accord...

THOMAS.

170 Son frère, tu sais bien, nous hait comme la mort.

MICHEL.

Tiens, pardieu ! c'est un Guelfe.

THOMAS.

Oh l'impudente clique
Ces misérables-là vendraient la République...
Un des chefs de la bande est le fameux Carlo,
Qui parle de verser le sang comme de l'eau.
175 Or, la veuve le tient : on dit que la pécore
Rend sa haine pour nous plus acharnée encore.
Si jamais celui-là me parle insolemment,
Je lui saute à la gorge.

MICHEL.

Elle a donc un amant ?

THOMAS.

Le voyez-vous dresser l'oreille comme un lièvre ?

MICHEL.

180 Qui ? moi ?

THOMAS.

Toi-même.

MICHEL.

Brute !

THOMAS.

Allons, calme ta fièvre.

J'en parle pour causer, voila, tout ; mais je dis
Que cette jeune veuve, avec ses yeux hardis,
Ne peut à son défunt être longtemps fidèle,
Et que Messer Carlo Strozzi rôde autour d'elle.

MICHEL.

185 Voyons, Barbidoro, pourquoi l'exècres-tu ?

THOMAS.

Oh ! Bien sûr, ce n'est pas parce que sa vertu
Ne bat plus que d'une aile... Un jour (cela m'enrage !)
Je lui fis des souliers. Je soignai mon ouvrage,
Car il est malaisé de plaire à ces gens-là ;
190 Et puis bien réussir des souliers de gala
N'est pas, vous m'en pouvez croire, une bagatelle.
Enfin je les lui porte. A genoux devant elle,
Je lui prends son pied droit...

STEFANO, d'un air gouailleur.

Hé !...

THOMAS.

Puisqu'il le fallait
C'était un pied cambré, long, mince, pas trop laid ;
195 Un de ces pieds que, dans notre art, un homme habile
Aime à bien chausser, quoi Mais, toujours immobile,
Elle rêvait. « Par Dieu ! j'espère qu'il vous sied,
Dis-je, ce soulier-là. Frappez un peu du pied. »
Et je la regardais comme une vraie idole.
200 Ah ! misère !... « Ôte-moi du pied cette gondole, »
Qu'elle me dit. Vois-tu, tout en la déchaussant,
J'aurais mordu son pied de noble jusqu'au sang.
« Me préservent les Saints, dis-je outré de colère,
De faire des souliers capables de vous plaire !
205 J'aimerais mieux chausser un paon qu'une Albizzi. »
Que diable ! Mon langage était assez choisi.
Mais elle cria tant qu'on me fit disparaître,
Tandis que le soulier volait par la fenêtre.

Michel et Stefano se mettent à rire.

MICHEL.

Par où descendis-tu, frère ?

THOMAS.

Eh ! Par l'escalier !

MICHEL.

210 Elle aurait dû, la veuve, en jetant le soulier,
Te faire prendre aussi le chemin de l'espace.

STEFANO.

Michel, tu la défends !

MICHEL.

C'est vrai ; mais le temps passe.
Buvons, mes vieux amis. Donata del Garbo
M'éblouit, j'en conviens, tant son visage est beau.
215 Quel mal y voyez-vous ? Un vrai fils de Florence
Passera-t-il jamais avec indifférence
Devant ce que j'appelle un chef-d'oeuvre de Dieu,
Et lui défendrez-vous d'y songer quelque peu ?
Nous avons tous au coeur l'amour des belles choses.
220 Non, Thomas, ce n'est point comme tu le supposes !
D'ailleurs, si je pouvais lâchement oublier
Que je fus trop heureux, frère, de me lier
A celle que tu vois et dont ma vie est pleine,
Comment ferais-je, moi, pauvre cardeur de laine,
225 Pour que cette Albizzi se doute un seul instant ..
Mais assez de discours ; le muscat nous attend.
Allons, laisse ta veuve, et buvons, je t'en prie,
À mes deux vrais amours : ma femme et la patrie

THOMAS, à Stefano.

Ce Michel parle bien, tout de même.

Ils s'approchent de la table ; Francesca remplit les verres. Au même instant la porte s'ouvre ; Pirro apparaît sur le seuil.

SCÈNE III.
MICHEL, FRANCESCA, THOMAS,
STEFANO, PIRRO.

PIRRO.

Eh ! Là-bas !

MICHEL, se retournant.

230 Qu'est-ce donc ?

THOMAS.

C'est Pirro.

MICHEL, à Pirro.

Pourquoi n'entres-tu pas ?

Viens.

Pirro ferme la porte et s'approche lentement.

FRANCESCA.

Comme il me déplâit !

STEFANO.

Je n'aime point ce drôle ;
Il jouera dans l'émeute un misérable rôle.

MICHEL.

J'aurai les yeux sur lui.

STEFANO.

Bien, Michel ; sois viril.

PIRRO.

235 Vous êtes guillerets comme le mois d'avril,
Vous autres.

THOMAS.

Nous allions trinquer.

PIRRO.

Je vous dérange ?

MICHEL.

Non, Pirro, pas du tout.

PIRRO.

C'est tout de même étrange...

Boire en ce moment-ci ! Vous devriez rougir
D'être à vous goberger ensemble au lieu d'agir.
Nos chers prieurs, tandis que vous buvez à l'aise,
240 Font des choses...

THOMAS.

Quoi donc ?

PIRRO.

Eh bien ! Ne vous déplaie...

MICHEL.

Veux-tu boire avec nous, Pirro ?

PIRRO.

Moi ?... Volontiers.

Sur un signe de Michel, Francesca va chercher un verre, le pose sur la table et le remplit. Pirro prend une mine réjouie et se frotte les mains.

L'émeute ne fait pas grand plaisir aux fruitiers,
Hein, ma commère ?

FRANCESCA, sèchement.

Non.

PIRRO.

245 Ô Seigneur, quelles pêches
Et du beau raisin noir, des figues toutes fraîches...
Eh bien ! Si c'était moi, tu sais, Michel Lando,
J'engloutirais tout ça.

MICHEL, à demi-voix.

Goinfre !

PIRRO.

Ce melon d'eau
Me semble avoir reçu déjà plus d'une entaille ;
On pourrait l'achever.

THOMAS.

Le jour d'une bataille ?

PIRRO.

C'est juste ; le melon est traître.

THOMAS.

250 Le vin doux
Va te consoler ; tiens.

Il lui tend un verre ; les autres entourent la table et s'apprêtent à boire.

STEFANO, soulevant son verre.

Francesca, puissiez-vous
Plus de cinquante fois, - c'est notre voeu sincère, -
Fêter joyeusement ce doux anniversaire !

FRANCESCA.

Grand merci, Stefano. Moi-même je boirai,
Si mon mari le veut, à l'enfant désiré
255 Que la Vierge et les Saints m'accorderont, j'espère.

THOMAS.

Bien souhaité ! Votre homme, allez, sera bon père.
Et puis c'est le meilleur moyen de le tenir.

MICHEL.

L'enfant se fait tirer l'oreille pour venir ;
Mais nous nous aimons bien, en attendant qu'il vienne.
260 Je pense avec fierté : (r Cette femme est la mienne.
La bonté de son coeur égale sa raison ;
Elle garde paisible et chaste ma maison. »
Je bois à ta santé, femme.

FRANCESCA.

À notre espérance !

Ils boivent.

THOMAS, élevant son verre.

Au triomphe du peuple !

STEFANO, de même.

À toi, libre Florence !

Ils boivent.

PIRRO, à part, avant de vider son verre.

265 Moi, je bois au pillage.

Haut.

Ah ! C'est un joli vin.
Dire que ces voleurs de riches... Mais enfin,
On va changer tout ça. Pour nous, le peuple maigre,
Dont la sueur, dit-on, exhale une odeur aigre
Qui fait évanouir nos faiseurs d'embarras,
270 C'est l'heure de montrer les dents au peuple gras.

THOMAS.

Oui.

PIRRO.

Les gens du Conseil, voilà de bons apôtres !
Ainsi, tenez : on a pincé quatre des nôtres ;
Et le bourreau leur tord les membres. C'est hideux.

MICHEL.

La torture ! et pourquoi ?

PIRRO.

275 Tiens ! Pour arracher d'eux
Le détail de l'émeute et savoir qui nous mène.

MICHEL.

Ah ! parle Christ, je hais leur justice inhumaine !
Mais comment le sais-tu ?

PIRRO.

C'est fort simple. J'allais
Remonter, soi-disant, l'horloge du palais,
Et j'ai tout vu.

MICHEL.

280 Pourquoi gardais-tu le silence ?
Nous sommes entre amis ; on cause ; je balance,
Ne sachant pas s'il faut agir, et le bourreau
Travaille en ce moment !

PIRRO.

285 Thomas Barbidoro,
Je te prends à témoin d'une chose notoire ;
C'est qu'on m'a fait trinquer quand j'entamais l'histoire
D'ailleurs, un coup de vin, c'est toujours ça de bu.

THOMAS.

Partons-nous ?

PIRRO.

290 Vous savez, le Conseil est fourbu.
Les prieurs, tout tremblants et la face ahurie,
Vendraient bien six deniers leur piètre seigneurie.
Un bon coup de balai les poussera dehors,
Et les bourgeois verront si c'est eux les plus forts.

*La porte s'ouvre. Jacopo paraît et interpelle Michel Lando sans
entrer dans la boutique. Quelques autres attendent derrière lui.*

JACOPO.

Vous ne venez donc pas, vous autres ? Tout le monde
Est déjà sur la place. En route !

MICHEL.

Jacopo. Une seconde,

JACOPO.

Bon. Ça va chauffer

Il s'en va, laissant la porte ouverte.

MICHEL.

Femme, tu vois...

Un homme passe en courant.

L'HOMME.

Viens-tu, Michel Lando ?

MICHEL, à Francesca.

295 Lorsque, tout d'une voix,
Le peuple dit : Marchons ! puis-je ne pas le suivre,
Fût-ce pour le calmer si la rage l'enivre ?
Allons, sois courageuse.

D'autres hommes passent en courant.

THOMAS.

Eh bien, Michel ?

FRANCESCA.

Puisqu'il le faut. Vas-y,

Tafo s'arrête devant la porte.

TAFO.

Bonjour. Le palais des Strozzi
Flambe. Venez voir ça !

Il part en courant.

FRANCESCA.

Quelle horreur !

PIRRO.

À l'ouvrage !

MICHEL.
300 Chère femme, à bientôt.

FRANCESCA, pleurant.
Adieu...

MICHEL.
Va, prends courage.

THOMAS.
En route, sang du Christ !

STEFANO.
Viens, Michel.

THOMAS.
En avant !

PIRRO.
Dépêchons-nous, cordieu ! Nous sommes là rêvant,
Et nos dignes prieurs, dont la gueule est friande,
Avec nos compagnons, là-bas, font de la viande !

*Michel s'arrache à l'étreinte de sa femme. Les quatre hommes
sortent en courant. Francesca éclate en sanglots.*

DEUXIÈME TABLEAU

*Une vaste salle dans le palais de la Seigneurie. Les fenêtres, rares et
étroites, donnent sur la place publique. Une large porte à droite ; à
gauche une autre porte. Table chargée de paperasses ; sièges
inoccupés. - Trois prieurs sont debout. Guicciardini, le gonfalonier
de justice, va et vient avec angoisse.*

SCÈNE PREMIÈRE.
Guicciardini, Niccolo del Bene, Guerriante,
Ferrucci.

GUICCIARDINI.

305 Personne ne viendra ; vous le verrez, personne !
On nous livre à la plèbe. Ah ! Seigneur ! je frissonne
En y pensant...

NICCOLO.

Voyons, Messer Guicciardini...

GUICCIARDINI.

J'ai voulu la grandeur ; m'en voilà bien puni !

NICCOLO.

Montrez plus de courage.

GUICCIARDINI.

310 Être gonfalonier de justice à Florence,
Pour celui qui n'a pas faim et soif du péril,
C'est vivre deux longs mois étendu sur un gril.
En pareille occurrence

FERRUCCI.

Le peuple aurait bien dû tarder quelques semaines.

GUICCIARDINI.

Mon Dieu que d'imprévu dans les choses humaines !

GUERRIANTE.

315 Si pas un seul métier ne vient nous secourir,
Que ferons-nous ?

NICCOLO.

Il est permis de bien mourir.

GUICCIARDINI.

Niccolo del Bene, vous avez du courage :
Tant mieux pour vous. Je crains, moi, leur aveugle rage.
Hélas ! que deviendront mes enfants, si je meurs ?

FERRUCCI.

320 Écoutez ! On dirait de lointaines clameurs....

Ils écoutent.

Non, rien.

GUERRIANTE.

Je crains aussi ces lugubres silences.

GUICCIARDINI.

À notre appel il est venu quatre-vingts lances !...

GUERRIANTE.

Qui passeront sans doute au peuple.

FERRUCCI.

De le croire.

Il est permis

GUICCIARDINI.

Que faire, alors, mes bons amis ?

NICCOLO.

325 Résister jusqu'au bout.

GUERRIANTE.

Ou céder tout de suite.

GOICCIARDINI, désignant les prieurs.

Plus que trois... Les deux tiers des prieurs sont en fuite.

NICCOLO.

Quelle honte !

GUICCIARDINI.

Après tout, si nous partions aussi ?

GUERRIANTE.

Vous êtes libre.

NICCOLO.

Non ; le devoir est ici.

GUICCIARDINI.

Enfin, si tout va mal, que veut-on que j'y fasse?

NICCOLO.

330 On veut que vous parliez au peuple, et bien en face.
Faites votre devoir.

GUICCIARDINI.

Ah ! mon pauvre cerveau !

À Ferrucci.

Eh bien ! Ce patient, l'avez-vous de nouveau...
Interrogé ?

FERRUCCI.

Trois fois.

GUICCIARDINI.

Que dit-il ?

FERRUCCI.

Peu de chose.

Aux questions qu'avec adresse je lui pose
335 Il répond: « Salvestro... Marché-Vieux... florins d'or... »

GUICCIARDINI.

Toujours ce Medici !

FERRUCCI.

J'en ai d'autres encor ;
Mais les drôles ne font que hurler et se tordre.

GUICCIARDINI.

Vous les torturez donc ?

FERRUCCI.

J'exécute votre ordre.

GUICCIARDINI.

Ah ! Messer Ferrucci, vous êtes bien zélé !
340 - Faites venir cet homme.

Ferrucci sort à gauche.

SCÈNE II.
Les mêmes, sauf Ferrucci.

GUERRIANTE.

Avez-vous appelé
Salvestro ?

GUICCIARDINI.

Ce matin. Je doute que le traître,
Se voyant démasqué, veuille bien comparaître ;
Mais, s'il vient, gardons-nous d'être rudes pour lui.
Le peuple l'aime ; il peut nous servir aujourd'hui.

GUERRIANTE.

345 Vous, Niccolo, tâchez d'être un peu moins sévère.

NICCOLO.

Je dirai ce qu'il faut que je dise.

GUICCIARDINI.

Ah ! Que faire ?

*Ferrucci rentre avec Simon. Le visage du patient est pâle et défait ;
le sang coule de son front.*

SCÈNE III.
**Guicciardini, Niccolo, Guerriante, Ferrucci,
Simon.**

FERRUCCI.

Voici le compagnon, Messer Guicciardini.

GUICCIARDINI.

C'est bien. - Parle, maraud.

SIMON.

Ça n'est donc pas fini ?

GUICCIARDINI.

Tu t'appelles ?

SIMON.

Simon. Oh !...

GUICCIARDINI.

Qu'as-tu ?

SIMON.

C'est ma tête...

350 Et puis j'ai bu trop d'eau.

GUERRIANTE.

Tu dis, méchante bête,
Que messer Salvestro donne à tous de l'argent
Pour qu'on se révolte?

SIMON.

Oui. C'est assez engageant !

GUERRIANTE.

Au Marché-Vieux, sans doute, on vous en distribue ?

SIMON.

Juste.

GUERRIANTE.

Où donc est ta part ?

SIMON.

Je crois que je l'ai bue.

GUERRIANTE.

355 On n'en peut rien tirer.

*La grande porte s'ouvre ; Salvestro entre dans la salle. Simon
s'affaisse sur une chaise, les coudes sur la table.*

GUICCIARDINI.

Voici l'homme.

SCÈNE IV.

Les mêmes, Salvestro des Medici.

SALVESTRO.

Bonjour,
Frères. Vous désiriez me voir ? À mon retour
De la campagne, sans tarder une minute,
Je suis venu.

GUICCIARDINI, désignant Simon.

Messer Salvestro, cette brute
Prétend que - je n'en crois pas un mot - vous avez
360 Agi sur le bas peuple.

SALVESTRO.

Est-ce que vous rêvez ?
J'ai sans doute entendu parler de cette émeute ;
Mais, enfin, suis-je un homme à déchaîner la meute
Des loqueteux toujours affamés de nos biens ?
Est-ce que l'on m'a vu faire aboyer ces chiens ?

NICCOLO.

365 Vous, Messer Salvestro, vous pêchez en eau trouble.
Vous êtes de ces gens de bien à face double
Qui, tout en protestant de leur respect des lois,
Poussent la multitude à de honteux exploits.
La plèbe, grâce à vous, perd toute retenue.
370 Pourtant, je vous le dis, l'heure n'est pas venue
Où nous devons subir un maître.

SALVESTRO.

Par la Croix !
Je suis calomnié.

GUICCIARDINI.

Je vous crois, je vous crois..

GUERRIANTE.

Ne voyez pas en moi l'un de vos adversaires,
Mon digne Salvestro.

NICCOLO, à part.

Voilà des gens sincères !

SALVESTRO, à Guerriante.

375 Votre main... Pourquoi suis-je en butte à tant d'affronts?
Je sais, Guerriante, que nous nous entendrons
Comme de vrais amis du peuple que nous sommes.
Mais - au fait. Vous avez torturé plusieurs hommes ?
On le sait dans la plèbe ; et vous seriez prudents

380 De les relâcher tous. Où sont-ils

FERRUCCI, montrant la porte de gauche.

Là-dedans.

SALVESTRO.

Délivrez les.

Ferrucci consulte du regard le gonfalonier de justice ; puis il s'incline devant Salvestro en passant devant lui.

FERRUCCI.

Très bien, Messer.

Il sort à gauche.

SCÈNE V.

Les mêmes, sauf Ferrucci.

GUICCIARDINI.

Mon sang se glace

En pensant aux fureurs de cette populace.

On dit qu'elle a brûlé...

SALVESTRO.

Rien ; deux ou trois palais.

385 Ces gens sont calmes ; oui, très calmes. Je voulais,
Par amitié pour vous, leur barrer le passage ;
Mais un certain Michel, homme énergique et sage,
Devant moi leur a fait un discours... Ah! voici
Les prisonniers.

Ferrucci rentre suivi de trois hommes à l'aspect lamentable. Ils s'appuient les uns sur les autres et flageolent sur leurs jambes. Simon se lève et les rejoint.

SCÈNE VI.

**Guicciardini, Niccolo, Guerriante, Ferrucci,
Salvestro, Simon et Les autres patients.**

GUICCIARDINI.

Marauds, allez-vous-en.

PREMIER PATIENT.

Merci,

Braves coeurs.

DEUXIÈME PATIENT.

On priera pour vous.

TROISIÈME PATIENT.

L'autre semaine.

SIMON.

390 À revoir !

*Les quatre hommes se dirigent vers la porte ; Ferrucci les
accompagne.*

SALVESTRO.

Les gredins n'ont plus figure humaine.

GUICCIARDINI.

Mais où donc allez-vous, Ferrucci ?

FERRUCCI.

Jusqu'en bas ;

Je les conduis.

Les quatre hommes viennent de sortir ; Ferrucci passe derrière eux.

SCÈNE VII.

Guicciardini, Niccolo, Guerriante, Salvestro.

GUERRIANTE.

Gageons qu'il ne reviendra pas.

GUICCIARDINI.

Vous croyez ?

NICCOLO.

J'en suis sûr; il est féroce et lâche.

SALVESTRO.

Laissons-le.

Il prend par le bras Guicciardini et Guerriante.

Maintenant, mes amis, votre tâche
395 Est, quand viendra ce peuple un peu surexcité,
D'accorder tout - mais en gardant la dignité.
La plèbe est aisément prise aux nobles manières.
Les plus humbles métiers arborent leurs bannières;
Et devant vous, avec grande solennité,
400 Ils veulent, disent-ils, refaire la cité.
Mon Dieu, je sais fort bien ce que vaut leur système;
Mais par degrés, et sans leur jeter l'anathème,
Nous saurons rétablir les choses. Laissons-les
Étonner de leurs cris les murs de ce palais,
405 Et jusqu'à nos maisons ils nous feront cortège...

Carlo Strozzi et Pierre des Albizzi se précipitent dans la salle.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, Carlo Strozzi, Pierre des Albizzi.

STROZZI.

Nous demandons justice !

ALBIZZI.

Il faut qu'on nous protège!

STROZZI.

Vous avez arraché le pouvoir de nos mains;
Et des êtres abjects, sans nom, à peine humains,
Font aujourd'hui la loi, grâce à votre mollesse.

GUICCIARDINI.

410 Feriez-vous mieux que nous, Strozzi ?

STROZZI.

Certes. On nous laisse
Assaillir par la plèbe à deux pas du palais!
Nous nous sommes armés, tous, maîtres et valets;
Mais nous ne pouvions vaincre une foule innombrable..
Les lâches m'ont brûlé ma maison.

Menaçant du poing Salvestro.

Misérable !

415 C'est toi, je le sais bien, qui causes mon malheur.

SALVESTRO.

Par Dieu, tu deviens fou, Carlo. Demande-leur...

STROZZI.

N'as-tu pas honte, toi, grand dans la bourgeoisie,
D'oublier la raison, l'honneur, la courtoisie,
Pour te faire, malgré leurs crimes, partisan
420 De tous ces plébéiens ignobles ?

SALVESTRO.

Parlons-en

Et ne crois pas que ton air rogue m'embarrasse.
Qui de nous ment le plus au passé de sa race ?
Tous deux nous sommes peuple : et toi, Carlo Strozzi,
N'as-tu pas, pour amis et fidèles, choisi
425 Des nobles sans scrupule et que ta bourse oblige ?
N'impute qu'à toi seul le malheur qui t'afflige.

STROZZI.

À moi, menteur ? À moi ?

ALBIZZI, à Salvestro.

Je t'admire, vraiment,
D'insulter la noblesse en un pareil moment.
Si Florence périt, quels seront les coupables ?
430 L'impuissance des lois rend vos crimes palpables.
Les bourgeois, envieux des nobles, ont lutté
Pour une misérable et basse égalité.
Or, c'est en déchaînant le peuple qu'ils l'ont eue;
Et votre bourgeoisie, à son tour abattue,
435 Va gémir sur sa faute... Oui, son crime est flagrant !
Florence ne fera désormais rien de grand.
La mort de la noblesse a laissé la patrie
Sans vertu, sans honneur et sans chevalerie.

SALVESTRO.

Pierre des Albizzi se lamente ; c'est bien.
440 Mais toi qui, malgré tout, as du sang plébéien,
Que diras-tu, Strozzi ?

STROZZI.

Moi, je dirai sans phrase
Que la plèbe est hideuse et qu'il faut qu'on l'écrase.

SALVESTRO.

Ah ! Je sais le fin mot. Tu veux te faire aimer ;
Et c'est par tes fureurs que tu prétends charmer
445 Donata, qui te tient la dragée un peu haute...

STROZZI.

Je te défends de la nommer !

SALVESTRO.

Est-ce ma faute,
À moi, si, n'étant pas encore son époux,
Tu couves sa beauté de tes regards jaloux ?

ALBIZZI.

Si tu parles ainsi de ma soeur, mauvais drôle,
450 Je te souffletterai.

SALVESTRO.

Toi, comprends mieux ton rôle.
Voici longtemps, mon cher, que l'on en chuchota.
Crois-moi, fais épouser la belle Donata
Par ce pauvre Carlo qu'elle tourne en bourrique
Et qu'elle mènera, je pense, à coups de trique.

ALBIZZI.

455 Tais-toi, lâche !

STROZZI.

Gredin, tu m'insultes !

Ils vont se jeter sur Salvestro ; les prieurs s'interposent. En même temps, une grande clameur s'élève sur la place. Tous se regardent.

GUERRIANTE.

Quel bruit !

Il court vers une des fenêtres.

GUICCIARDINI.

C'est le peuple...

ALBIZZI.

Tant mieux. Vous recueillez le fruit
De votre complaisance abjecte.

STROZZI.

Par la Messe !

Voilà qui me plaît bien. Je vous fais la promesse
Que jusqu'au bout, prieurs, nous vous assisterons.
460 Il sera beau de voir le prince des poltrons
Se colleter avec une plèbe en furie.

NICCOLO.

Honte à vous qui riez des maux de la patrie !

GUICCIARDINI.

Je ferai mon devoir.

SALVESTRO.

C'est nous qui rirons d'eux !

GUICCIARDINI, bas à Salvestro.

Messer, ne faut-il pas les éloigner tous deux ?
465 Leur présence pourrait exaspérer la foule...

LE PEUPLE, sur la place.

Vive le peuple !

GUERRIANTE, quittant la fenêtre.

C'est comme une immense houle
Noyant toute la place.

GUICCIARDINI.

Il faut, Guerriante,
Que sur-le-champ...

GUERRIANTE.

Eh bien ?

GUICCIARDINI.

Vous avez la bonté
De parler au peuple...

GUERRIANTE.

Oui.

GUICCIARDINI.

Je sais qu'on vous estime.

GUERRIANTE.

470 Je leur dirai ?

GUICCIARDINI.

Que leur désir est légitime ;
Qu'on s'entendra; que nous causerions volontiers
Avec plusieurs d'entre eux...

GUERRIANTE.

Soit.

LE PEUPLE, sous les fenêtres du palais.

Vivent les métiers !
Vive le peuple !

GUICCIARDINI.

Allez, et Dieu vous soit en aide !

Guerriante sort en courant.

SCÈNE IX.
Les mêmes, sauf Guerriante.

GUICCIARDINI.

475 Être humble et patient, c'est l'unique remède,
N'est-ce pas ?

NICCOLO.

Soyez ferme.

GUICCIARDINI.

Oui, Messer del Bene.

SALVESTRO.

Tout se passera bien.

Une vitre vols en éclats.

GUICCIARDINI.

Ce peuple est effréné.

SALVESTRO, à Strozzi et Albizzi.

Fuyez par ici.

Il leur montre la porte de gauche.

STROZZI.

Non.

SALVESTRO.

Fuyez tous deux, vous dis-je !

ALBIZZI.

Nous ne voulons pas fuir.

SALVESTRO.

Il faudrait un prodige
Pour que vous sortiez saufs de la bagarre...

Guerriante rentre précipitamment.

SCÈNE X.
Les mêmes, Guerriante.

GUICCIARDINI.

Eh bien ?

GUERRIANTE.

480 Ils veulent tous entrer. Le hardi plébéien
Qui les mène a séduit la garde...

GUICCIARDINI.

Hélas ! Que faire ?

NICCOLO.

Refusez-leur l'entrée.

GUERRIANTE.

Oh ! Vous, je vous révère ;
Mais je n'ai pas envie, austère Niccolo,
485 Qu'on m'arrache le coeur ou qu'on me jette à l'eau.
Je veux vivre et n'ai point souci de votre blâme.

Il court vers la fenêtre.

NICCOLO.

Messer Guerriante !..

GUERRIANTE, ouvrant la fenêtre.

Vive le peuple !

NICCOLO.

Infâme...

Guerriante va ouvrir la porte à deux battants.

LE PEUPLE, sur la place.

Vive le peuple !

GUICCIARDINI, aux deux Guelfes.

Ils vont venir. Ah ! Sauvez-vous !

ALBIZZI.

Non.

GUICCIARDINI.

Mais, par tous les Saints, ces hommes-là sont fous !

STROZZI.

Où me réfugier ? Ma maison est en cendre.

GUICCIARDINI.

490 Fuyez donc ! Vous avez tout le temps de descendre.

Le peuple fait irruption dans la salle. Les prieurs lui font face. Strozzi et Albizzi, sans se tourner vers la foule, gardent une attitude résolue. Michel, Thomas, Stefano, Pirro, Jacopo sont dans le foule.

SCÈNE XI.

Les mêmes, Le peuple.

JACOPO.

Où sont-ils, les prieurs ?

NICCOLO.

Que leur voulez-vous ?

PIRRO.

Les jeter dans la rue.

Rien ;

THOMAS.

On vous montrera bien
Que la chair de la plèbe, ô bouchers que vous êtes,
Ne se dépèce pas comme la chair des bêtes !

NICCOLO.

495 Vous n'aviez pas le droit d'entrer ici.

PIRRO.

Le palais est au peuple.

Tu mens !

MICHEL.

Amis, soyons cléments :
Nous sommes forts.

THOMAS, bas à Michel.

Fais-leur un discours sans réplique.

MICHEL, aux prieurs.

Vous êtes préposés à la chose publique ?
Expliquons-nous, prieurs ; et Messer Salvestro
500 Sera témoin.

SALVESTRO.

J'accepte.

MICHEL.

On sait que le bourreau
Travaille maintenant avec vos seigneuries ;
Mais cela nous révolte : assez de boucheries !
En outre vous saurez que, sans toucher aux biens,
Nous réclamons des droits pour la plèbe.

PIRRO, à part.

Les miens,

505 Je les prendrai.

MICHEL, à Guicciardini.

Messer, les bourgeois sont des pleutres.
Ils s'enferment chez eux et veulent rester neutres ;
Presque tous les prieurs ont fui. Si nous venons
Vous trouver, nous, avec nos libres gonfanons,
510 C'est que, même gardés ici par tolérance,
Vous seuls représentez la justice à Florence,
Et que le peuple, afin de consacrer ses droits,
A voulu les tenir de vous.

GUICCIARDINI.

Nous sommes trois...
C'est peu pour une chose aussi grave.

GUERRIANTE, bas à Guicciardini.

Qu'importe !

Faites-leur des lois.

THOMAS.

Mais, tout près de cette porte,
515 Je vois deux compagnons...

JACOPO.

Tiens, tiens...

THOMAS.

C'est lui, par Dieu !

JACOPO.

Dites donc, les amis, faites-vous voir un peu...

Strozzi et Albizzi se tournent vers le peuple.

THOMAS.

Ah ! Te voici, Carlo !

STROZZI, s'avancant.

C'est Carlo qu'on me nomme.

Après ?

THOMAS.

Carlo Strozzi.

STROZZI.

Qu'es-tu, toi-même ?

THOMAS.

Un homme !

Il prend Strozzi à la gorge.

STROZZI.

Me lâcheras-tu ?

THOMAS.

Non ! Je te tiens au collet,
520 Et je t'étranglerai, canaille, s'il me plaît

On les entoure.

STROZZI.

Lâche-moi, misérable !

THOMAS.

Ah ! Nous sommes la lie
Du peuple, et c'est par nous que la ville est salie,
Hein, Carlo ?

GUICCIARDINI.

Mon ami...

MICHEL.

Laisse-le donc, Thomas.

Il sépare violemment Thomas et Strozzi.

STROZZI.

Chien, que t'avais-je fait ?

THOMAS.

Toi ? L'autre jour, tu m'as
525 Regardé de travers.

STROZZI.

Faut-il qu'on te salue ?

SALVESTRO.

Silence !... À quoi la plèbe est-elle résolue ?
Que voulez-vous ?

JACOPO.

Au fait, qu'est-ce que nous voulons ?

UN HOMME.

Du travail !

UN AUTRE.

Non, du pain !

UN TROISIÈME.

Moins de travail !

MICHEL.

Du calme.

Allons,

PREMIER HOMME.

Plus d'impôts !

JACOPO.

Qu'on nous fasse des rentes !

GUICCIARDINI.

530 Vos réclamations sont trop incohérentes.

PIRRO.

Plus de riches !

DEUXIÈME HOMME.

Du pain pour tous !

PIRRO.

Plus de bourgeois !

JACOPO.

Il faut tout changer.

PREMIER HOMME.

Non !

DEUXIÈME HOMME.

Si !

MICHEL.

Pas tous à la fois !

STROZZI.

535 Eh bien ! Comprendras-tu, stupide populace,
Que ton rôle est toujours de hurler sur la place,
Et non pas de siéger au conseil avec eux ?

JACOPO.

Ah ! Pour le coup, c'est trop !

STROZZI, dégainant un stylet.

Je suis prêt. Viens-y, drôle visqueux !

JACOPO, reculant.

Diable !...

PIRRO.

À mort, le Strozzi !

MICHEL.

On ne fait rien de bon avec la violence. Toi, silence.

STEFANO.

Michel, parle pour tous !

GUICCIARDINI.

Exposez vos griefs.

NICCOLO.

540 Soit ; et, s'il est possible, en termes clairs et brefs.

MICHEL.

D'abord je vous dirai...

JACOPO.

Très bien !

STEFANO.

Faites silence.

Guelfe : Dans le moyen âge, celui qui appartenait au parti soutenant en Italie les papes contre les empereurs d'Allemagne. La querelle des Guelfes et des Gibelins (on met une majuscule). [L]

MICHEL.

... Que nous ne pouvons plus supporter l'insolence
De ces Guelfes, tenez, qui, chassés du pouvoir,
Sont assez odieux pour qu'on souffre à les voir.
545 Ils ne seront jamais au bout de leurs ressources.
Leurs noms ne restent pas longtemps au fond des bourses
Lorsque l'on tire au sort les magistrats nouveaux.
Et puis ça se dit noble, et ça fait les dévots !
Mais pareille impudence à l'air d'une gageure.
550 Nous n'obéirons plus, bourgeois, je vous le jure,
Qu'à de vrais magistrats honnêtement élus.
Plus de Guelfes ! la loi pour tous, et rien de plus.

SALVESTRO.

On sait que j'ai toujours défendu cette cause.

GUERRIANTE.

Elle est juste.

GUICCIARDINI.

Sans doute.

STROZZI.

Attendez autre chose ;
555 Chacun son tour.

MICHEL.

Parlons maintenant des métiers.
Les plus humbles - il faut que vous y consentiez -
Formeront plusieurs arts, trois par exemple, ou quatre,
Jouissant d'autres droits que du droit de se battre.
Ils auront des consuls et fourniront le tiers
560 Des prieurs...

GUICCIARDINI.

Le tiers ?

MICHEL.

Oui.

ALBIZZI.

Vous n'êtes plus si fiers ?

NICCOLO.

C'est absurde.

THOMAS.

Comment ?

JACOPO.

Il rêve, le vieux père.

STEFANO.

Taisez-vous donc !

MICHEL.

La ville, étant riche et prospère,
Allégera l'impôt...

NICCOLO.

Toujours mêmes refrains !

MICHEL.

565 Puis, ceux qui doivent moins de cinquante florins,
Les riches n'auront pas le droit de les poursuivre.
Nous voulons bien payer ; mais, que diable ! Il faut vivre.

GUICCIARDINI.

Cet homme est raisonnable.

MICHEL.

En outre, et je finis,
Voulant voir désormais les citoyens unis,
Je réclame pour tous une amnistie entière.

Murmure d'approbation.

PIRRO.

570 Toi, tu ferais bien mieux d'aller voir ta fruitière.

MICHEL.

Tu n'es pas content ?

PIRRO.

Non, je ne suis pas content.

MICHEL.

Que te faut-il ?

PIRRO.

575 Je veux le pillage à l'instant.
Peuple, quand tu la tiens, lâcheras-tu ta proie ?
Te contenteras-tu des faveurs qu'on t'octroie ?
Faut-il que ces gredins esquivent le danger
En nous abandonnant quelques os à ronger ?
Nous dirons notre mot, s'ils daignent le permettre ;
On nous applaudira... Mais qui sera le maître ?
L'argent ; et les bourgeois gardent l'argent pour eux.

JACOPO.

580 Mais si je fais la loi ?

PIRRO.

Tout ça, c'est des mots creux.
Le lait de ta nourrice est encor dans ta bouche,
Jacopo.

JACOPO.

Par exemple !

PIRRO.

Ô tas de gobe-mouche !
Ils sont ravis. Mais moi, je suis plus exigeant.
Puisque c'est les bourgeois qui détiennent l'argent,
585 Je propose à mon tour qu'on aille, d'un pied leste,
Explorer leurs maisons et leurs boutiques...

DEUXIÈME HOMME.

Peste !

PIRRO.

Pour moi, vous savez bien, les lois, c'est du fatras.
Je suis maigre : il est temps que je devienne gras.
Voilà tout.

TROISIÈME HOMME.

Il n'est pas trop stupide.

NICCOLO, cachant son visage dans ses mains.

Ô Florence !

MICHEL.

590 Peuple, écoute-moi bien ! Je veux ta délivrance ;
Je réclame pour toi le pouvoir qui t'est dû,
Ta part dans les honneurs. Mais, tu l'as entendu,
Lui, pour toute réforme, il demande qu'on aille
En tumulte piller les boutiques...

JACOPO, montrant le poing à Pirro.

Canaille !

MICHEL.

595 Parlez, au nom du Christ : sommes-nous des voleurs ?

LE PEUPLE.

Non, Michel, non !

PIRRO.

C'est bien le pire des malheurs,
Quand on écoute un homme à langue bien pendue.

Ah ! Vous regretterez l'occasion perdue.

MICHEL.

Des gredins ont brûlé plusieurs palais....

PIRRO.

Tant mieux

600 Brûlons-en d'autres.

MICHEL.

Non ! Laissez ce furieux !

Ne déshonorez pas la cause populaire
En ruinant Florence.

PIRRO.

Amis, la chose est claire

Il défend les bourgeois parce qu'il est des leurs.

Mais en voilà, tenez, en voilà, des voleurs !

605 Égorgeons-les.

GUICCIARDINI.

Mon Dieu

PIRRO.

Puis brûlons la bâtisse...

MICHEL.

Non ! Point de cette aveugle et sommaire justice
Qui rend le plus coupable à jamais innocent !
Le peuple doit avoir les mains pures de sang.

STEFANO.

Très bien, Michel !

LE PEUPLE.

Bravo ! Bravo !

JACOPO.

C'est un vrai mâle.

THOMAS, à Pirro.

610 Toi, décampe !

PIRRO.

Bonsoir.

Il est poussé dehors parmi les huées de la foule.

SCÈNE XII.
Les mêmes, sauf Pirro.

GUERRIANTE.

Je vous trouve bien pâle,
Guicciardini.

GUICCIARDINI.

Par Dieu ! Vous l'êtes encor plus.

THOMAS, à Guicciardini.

Eh bien, maître poltron, qu'est-ce que tu conclus ?

GUICCIARDINI, aux prieurs.

Pensez-vous que je doive accueillir leurs demandes ?

NICCOLO.

C'est contraire à la loi.

GUERRIANTE.

Toi, vieux, tu nous gourmandes
615 Comme des bambins..

NICCOLO.

Ah plus de respect.

GUERRIANTE.

Tais-toi,
Bonhomme ; ce que veut le peuple devient loi.

MICHEL.

Nous allons être au bout de notre patience.

GUERRIANTE, à Guicciardini.

Parlez donc !

NICCOLO, de même.

J'en appelle à votre conscience.

GUICCIARDINI.

Ah ! Que faire ?

SALVESTRO.

Un instant, mes chers concitoyens !
620 Je vais le décider. Vos désirs sont les miens.

Il prend à part Guicciardini et les prieurs.
Vous avez vu combien ce Michel les domine ?

Il semble honnête ; il est fier et de bonne mine ;
Cédez-lui votre place.

GUERRIANTE.

Oui, très bien.

SALVESTRO.

625 Lui seul peut museler la plèbe en ce moment. Sûrement
Il rêve du pouvoir ; il voudrait bien y mordre ;
Guidé par nos conseils, il rétablira l'ordre.

GUICCIARDINI.

Les deux mois de sa charge une fois écoulés,
Voudra-t-il s'en démettre ?

GUERRIANTE.

Est-ce que vous voulez,
Vous, qu'on nous pendre ?

GUICCIARDINI.

630 Non... mais c'est la tyrannie
Que nous allons créer !

SALVESTRO.

Pour cela, je le nie.
Puis il coule, en deux mois, beaucoup d'eau sous les ponts ;
D'ici là nous serons les maîtres, j'en réponds.

GUICCIARDINI.

Eh bien donc, parlez-leur ; je consens à tout.

NICCOLO.

Lâche !

MICHEL.

635 Si vous ne voulez pas que le peuple se fâche,
Il faut vous décider.

SALVESTRO.

Travailleurs florentins,
Écoutez ! Voulez-vous, pour être plus certains
De voir tous les abus promptement disparaître,
Qu'un des vôtres gouverne ?

LE PEUPLE.

Oui !

ALBIZZI, à Srozzi.

Nous aurons un maître.

SALVESTRO.

640 Quand tous nos ennemis devraient se récrier,
Voulez-vous que Michel Lando, simple ouvrier,
Tienne le gonfanon de justice à Florence ?

LE PEUPLE.

Oui ! Oui ! Oui !

STROZZI.

Le mensonge épouse l'ignorance.

NICCOLO.

Je proteste.

JACOPO.

Par Dieu ça nous est bien égal.

NICCOLO.

645 Je ne puis reconnaître aucun pouvoir légal
À ce gonfalonier qu'on élit en tumulte.

DEUXIÈME HOMME.

Vieux radoteur !

MICHEL.

Assez je défends qu'on l'insulte.

À Niccolo :

Va-t'en.

*Niccolo fait quelques pas vers la porte ; puis il prend de grosses
clefs à sa ceinture et se tourne vers Michel.*

NICCOLO.

Voici les clefs qui gardent le palais ;
Si tu les veux, Michel Lando, ramasse-les.

*Il jette les clefs à terre. Murmures de la foule. Michel se baisses
vivement et ramasse les clefs.*

MICHEL.

Je les ramasse au nom du peuple, et je les garde.

TROISIÈME HOMME.

650 Si nous rossions le vieux ?

MICHEL.

Que nul ne s'y hasarde !

Je veux qu'il sorte en paix.

Niccolo se retire lentement.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, sauf Niccolo.

THOMAS.

Salut, gonfalonier

Nous nous ferons hacher pour toi jusqu'au dernier.

LE PEUPLE.

Vive Michel Lando !

MICHEL.

Non : vive la justice !

Vous tous, si je fais mal, il faut qu'on m'avertisse...

JACOPO.

655 Vive Michel Lando, seigneur de la cité !

MICHEL.

Je ne suis point seigneur.

STROZZI.

Voilà leur liberté...

MICHEL.

Allons, peuple et bourgeois, plus de guerre civile !
Descendons sur la place, amis, et que la ville
Choisisse des prieurs.

SALVESTRO, bas à Michel.

Un mot, gonfalonier.

660 Le pouvoir, tout d'abord, est dur à manier.
Pour moi, ces choses-là me sont fort coutumières,
En sorte qu'on pourrait user de mes lumières...

MICHEL, à haute voix.

Non, Messer. Les élus du peuple feront tout.
Puis, gouverner l'État, j'en viendrai bien à bout !
665 Pour le faire sans honte, il suffit d'être juste.

SALVESTRO.

La tâche est lourde.

MICHEL.

Soit ; mais je me sens robuste,

EL je suffirai bien à porter mon fardeau.
Suivez-moi, compagnons.

LE PEUPLE.

Vive Michel Lando !

670 (Michel saisit un gonfanon et s'élançe dehors, entraînant la
foule qui l'acclame. Les bourgeois, suivent consternés.)

DEUXIÈME ACTE

La place de la Seigneurie. En face, le palais, massif, noir, percé de rares fenêtres. De droite et de gauche, des rues aboutissent à la place. Au fond, vers la droite, s'enfoncé une ruelle tortueuse. Un gibet se dresse sur la place. Simon et Tafo l'examinent curieusement.

SCÈNE PREMIÈRE.

Simon, Tafo.

TAFO.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

SIMON.

Ça, c'est une potence.
Quand tu voudras finir ta chienne d'existence...

TAFO.

Après toi, vieux filou. Qui nous fait ce cadeau ?

SIMON.

C'est l'aimable Michel.

TAFO.

Ah ! Bien ; Michel Lando
675 Un homme qui connaît .. sa petite importance.
Pourquoi Michel a-t-il planté cette potence ?

SIMON.

C'est un arbre de mai qu'il offre à ses amis.
On y pendra tous ceux qui ne sont pas bien mis.

TAFO.

Alors, mon pauvre vieux...

SIMON.

Tout de même, c'est raide !
680 Culbuter les bourgeois pour venir à leur aide ;
Empêcher le pillage...

TAFO.

On est bien mal tombé.

Pirro, la face allumée, vient d'arriver sur la place ; il a écouté les dernières réflexions des deux amis.

SCÈNE II.

Simon, Tafo, Pirro.

PIRRO.

Par la béquille d'or du vieux saint Barnabé !
Voilà de braves gens.

SIMON.

Ah ! C'est toi, l'araignée ?

PIRRO.

685 Un jour on lui fera quelque bonne saignée,
A cet homme rigide. Oui. Mais, en attendant,
Mes fils, amusons-nous !

SIMON.

Te voilà bien fendant.

PIRRO.

690 Il faut que j'exécute une farce choisie ;
Car je viens d'arroser d'un riche Malvoisie,
Qui m'a subitement éclairé le cerveau,
Un bon rôti de grue et du ventre de veau.
Je me sens tout gaillard après cette lippée.

TAFO.

Moi, quand j'ai bu, je suis brave comme une épée.

PIRRO.

As-tu bu ?

TAFO.

Non.

PIRRO.

Alors, tu n'es pas brave ?

TAFO.

Si.

PIRRO.

À deux pas.

TAFO.

Je serai son amant !

SIMON.

715 Après moi, s'il te plaît.

PIRRO.

Allons, pas de querelle...

Chacun aura sa part.

TAFO.

Ça sera gai pour elle.

SIMON.

Oui, mais elle criera ?

TAFO.

Sûr.

PIRRO.

Pour se déranger,

Nos honnêtes bourgeois ont trop peur du danger.

TAFO.

720 Sans sortir du palais, Michel pourra l'entendre;
Et le gonfalonier pour nous n'est pas bien tendre.

PIRRO.

Michel rétablit l'ordre en ville. Je vous dis
Que tout est prévu.

SIMON.

Mais...

PIRRO.

Cordieu, soyons hardis !

SIMON.

Je n'ai pas peur.

TAFO.

Ni moi non plus.

SIMON, à Pirro.

Allons-y, frère !

PIRRO.

725 D'ailleurs, pour empêcher l'amoureuse de braire,
On la bâillonnera, tu sais, mais comme il faut,
Avant de l'entraîner vers le fleuve au grand trot.

SIMON.

Par où filera-t-on ?

PIRRO.

Tiens, par cette ruelle.

TAFO.

730 J'engage notre amie à faire la cruelle,
Lorsqu'à l'auberge, après un souper copieux,
On se partagera ses faveurs...

PIRRO.

Hein, mon vieux ?
Une de la noblesse !

TAFO.

Oui, ça vous flatte.

SIMON.

Écoute !

On entend un bruit de foule.

Voilà qu'on vient en masse.

TAFO.

À cause ?

SIMON.

On veut sans doute
Faire enrager Michel.

PIRRO.

Ça tombe bien : les cris
Empêcheront qu'on nous entende...

Une foule de plébéiens entre par la gauche. Un notaire marche en tête, tenu au collet par Jacopo et par un garçon boucher. Le notaire porte à sa ceinture une plume et une écritoire ; il tient un rouleau de papier à la main.

JACOPO, au notaire.

Écris ! écris !

PIRRO.

735 Allons faire le coup.

Il s'esquive par la droite avec Simon et Tafo.

SCÈNE III.

Jacopo, Un Notaire, La Foule.

LE BOUCHER.

Misérable notaire,
À ta besogne !

LE NOTAIRE.

Hélas, mon Dieu !

JACOPO.

Veux-tu te taire ?

LE NOTAIRE.

Mes amis, je n'ai point de table.

LE BOUCHER.

Arrange-toi

JACOPO.

Écris sur ton genou, Gaspar : voici la loi.

LE BOUCHER.

Non, c'est moi qui la fais !

UN HOMME.

C'est moi !

UN AUTRE.

C'est tout le monde !

Le notaire s'agenouille et se prépare à écrire.

JACOPO.

740 Écris ce que je vais te dire.

LE NOTAIRE.

Une seconde...

JACOPO.

Le seul maître est le peuple ; et le peuple, c'est nous.
Écris ça.

LE NOTAIRE, écrivant.

Le seul maître...

UN JEUNE MITRON.

Un notaire à genoux,
Vrai, c'est farce.

JACOPO.

Tu sais, soigne bien ton grimoire.
Je te ferai relire, et j'ai bonne mémoire ;
745 S'il y manque un seul mot...

PREMIER HOMME.

Écris qu'à l'avenir
Personne ne sera pendu.

LE NOTAIRE.

J'allais finir
L'autre phrase...

PREMIER HOMME.

Écris donc !

LE NOTAIRE.

Voyez, je me dépêche...
C'est fait.

Le boucher efface avec sa main ce que le notaire vient d'écrire.

LE BOUCHER.

Je ne veux pas de ça !

LE NOTAIRE.

Mais l'encre est fraîche !

LE BOUCHER.

Il faut, pour en finir avec la pendaison,
750 Que le bourreau lui-même y passe.

DEUXIÈME HOMME.

Il a raison !

JACOPO.

Écris que nous pendrons le bourreau par le ventre.

DEUXIÈME HOMME.

Par les pieds !

TROISIÈME HOMME.

Par la gorge !

LE MITRON.

Écris tout ça.

LE NOTAIRE.

Que diantre !

Il faut choisir.

JACOPO.

C'est moi qui vais dicter : écris.
La pinte sera double et vaudra moitié prix...

TROISIÈME HOMME.

755 Mets qu'on pourra cogner sur les patrons d'auberges.

Le boucher prend un couteau à sa ceinture et le met sur la gorge du notaire.

LE BOUCHER.

Notaire, écris pour moi. Cinquante coups de verges
À qui se permettra de porter un manteau.
Je n'en ai pas, moi.

LE NOTAIRE, tremblant de tous ses membres.

Mais...

LE BOUCHER.

Écris.

LE NOTAIRE.

Votre couteau

Me trouble...

DEUXIÈME HOMME.

Qui vient là ?

TROISIÈME HOMME.

Deux bourgeois.

LE BOUCHER.

Qu'on les pende !

JACOPO.

760 C'est Messer Salvestro.

LE PEUPLE.

Vivat !

Salvestro entre avec Guerriante ; on les entoure. Le boucher reste à l'écart. Profitant du tumulte, le notaire s'esquive.

SCÈNE IV.

Salvestro, Guerriante, Les précédents, sauf le notaire.

SALVESTRO.

Ma joie est grande,
Amis, de vous revoir. Eh bien ! Quoi de nouveau ?

JACOPO.

Nous réformons l'État.

GUERRIANTE.

Bravo, peuple, bravo !

JACOPO.

Ah ! Si tous les bourgeois étaient comme vous autres ..

SALVESTRO.

765 Mais le gonfalonier n'est-il pas un des vôtres ?
Il doit vous s[o]utenir.

JACOPO, montrant la potence.

770 Regardez, s'il vous plaît !
Quiconque aura volé seulement un poulet
Sera pendu. Tant pis si l'on a faim. Je rage
En pensant que le peuple a fait ce bel ouvrage...
Car nous avons élu Michel gonfalonier
Sans consulter personne !

GUERRIANTE.

On ne saurait nier
Qu'il est hautain, brutal, sourd à toute supplique.
Puis, dresser un gibet sur la place publique !

JACOPO.

Pourtant il est cardeur de laine comme moi;
Ni plus ni moins.

SALVESTRO.
Comment t'appelles-tu ?

JACOPO.
Pourquoi
775 Demandez-vous mon nom ?

SALVESTRO.
Parce que ton visage,
Tes gestes, ton discours montrent un homme sage.

JACOPO.
Mon nom est Jacopo.

SALVESTRO.
Je te protégerai.

JACOPO.
Comment ça ?

SALVESTRO.
Quand Michel se sera retiré
780 Du pouvoir qu'il occupe avec tant d'insolence
(Et, certes, il s'en ira, fût-ce par violence),
Il faudra qu'un de vous prenne sa place...

JACOPO.
Enfin !

SALVESTRO.
Oui, mais un homme adroit, un gaillard au nez fin...
Nous penserons pour lui.

JACOPO.
Ça sera très commode.

SALVESTRO.
785 Il faut qu'il soit élu selon la vieille mode ;
Pas de tirage au sort ; et c'est sur Jacopo
Que nous réunirons les voix.

JACOPO.
Moi, dans la peau
D'un vrai gonfalonier !...

GUERRIANTE.
Eh bien, qu'en dis-tu, frère ?

JACOPO.

Tout ce que fait Michel, je ferai le contraire !

LE PEUPLE.

Bravo !

JACOPO.

Je donnerai de somptueux festins
790 On boira tout le temps.

LE PEUPLE.

Bravo !

JACOPO.

Soyez certains
Que, tant que je serai dans la magistrature,
Ça sentira partout le vin et la friture.

LE PEUPLE.

Bravo ! bravo !

SALVESTRO.

Soyez calmes en attendant,
Mes amis, et rentrez chez vous.

GUERRIANTE.

C'est plus prudent.

LE BOUCHER.

795 Mais pourquoi, dites donc, est-ce lui qu'on désigne ?
Je réclame.

JACOPO.

Pourquoi ? Parce que j'en suis digne.

SALVESTRO.

Chacun aura sa part ; et, pour tout plébéien,
L'heure d'être au pouvoir viendra

LE PEUPLE.

Très bien ! très bien !

LE BOUCHER.

Si vous appelez ça de la justice...

Fanfare de trompettes.

PREMIER HOMME.

Ah ! Diable !

800 Voilà Michel.

JACOPO.

Filons.

GUERRIANTE, à Salvestro.

Ce peuple est impayable.

SALVESTRO.

L'autre fait du vacarme ; on tremble devant lui.

Michel entre, précédé de massiers et de trompettes. On porte devant lui le gonfanon de justice. Michel est vêtu, très simplement, d'une longue simarre. Derrière lui, quelques hommes d'armes. Dès que Michel paraît, le peuple fait mine de se disperser.

SCÈNE V.

Les mêmes, Michel et le cortège.

LES MASSIERS.

Place ! Place !

MICHEL, s'arrêtant.

Quoi donc, peuple, est-ce qu'aujourd'hui
L'on ne travaille pas ?

GUERRIANTE, bas, à Salvestro.

C'est qu'il leur parle en maître.

MICHEL.

Le peuple est libre ; eh bien, qu'il soit digne de l'être !

JACOPO.

805 Demandez, s'il vous plaît, à Messer Salvestro
Si nous ne faisons rien.

MICHEL.

Prenez garde au bourreau.
Que ce gibet vous soit un conseil salutaire !
Il se peut qu'on sévisse, et qu'entre ciel et terre
Quelques lâches voleurs se balancent demain...

JACOPO.

810 Ça sera très bien fait.

MICHEL.

Passez votre chemin !
Car je ne veux plus voir la plèbe famélique
Perdre ainsi tout son temps sur la place publique.
Au travail! et gagnez-le pain de vos enfants.

SALVESTRO.

Puis-je plaider pour eux ?

MICHEL.

Non. Je vous le défends.

SALVESTRO.

815 C'est fort bien ; je m'incline.

MICHEL, au peuple.

À l'ouvrage ! À l'ouvrage !
Je travaille pour vous, moi.

JACOPO.

Messer, bon courage...
C'est l'heure de manger nos poireaux et nos choux.
Hop ! En route...

Il s'en va, entraînant la foule.

MICHEL, aux hommes qui le précèdent.

Rentrez.

Le cortège entre dans le palais.

SCÈNE VI.
Michel, Salvestro, Guerriante.

MICHEL, à Salvestro.

Messer, un mot. C'est vous
Qui les troublez ainsi.

SALVESTRO.

Moi ?

MICHEL.

Mais je vous surveille.
820 Vous voilà prévenu.

SALVESTRO.

Vraiment, je m'émerveille
Que vous ayez si vite appris l'art d'oublier,
Sans moi vous peineriez encore à l'atelier.

MICHEL.

Vous obéir serait d'une âme trop servile.
Je suis là pour veiller au salut de la ville ;
825 Sachez-le bien, j'y veille ; et, de nos vingt quartiers,
Je peux faire accourir en armes les métiers.
On m'obéit. Malheur (croyez-moi, je vous prie)
A ceux qui porteraient les mains sur ma patrie !
Je ne crains pas, malgré vos sarcasmes mordants,
830 Les pillards au dehors, les traîtres au dedans.

SALVESTRO.

C'est bien ; restons-en là.

À Guerriante.

Venez.

Ils s'éloignent.

MICHEL.

Quelle âme vile !

SALVESTRO, à Guerriante.

Décidément cet homme est de trop dans la ville.

Ils sortent.

MICHEL.

Il s'en va caresser la crapule en haillons...
N'importe : il ne peut rien contre moi. Travaillons.

Il entre dans le palais.

SCÈNE VII.

Donata, Pirro, Simon, Tafo, puis Michel.

À peine Michel est-il rentré, que Donata, bâillonnée, se précipite sur la place. Elle vient d'échapper à Pirro, Simon et Tafo qui la poursuivent ; tout en courant, elle cherche à se défaire du bâillon qui l'empêche de crier. Pirro l'atteint et l'empoigne ; les deux autres font de même et tâchent de l'entraîner vers la ruelle.

PIRRO.

835 Je te tiens, cette fois.

SIMON.

De la douceur, ma fille...

TAFO.

Elle nous a glissé des mains comme une anguille !

PIRRO.

Tenez bon.

SIMON.

Quelle poigne !

TAFO.

Allons, viens, mes amours.

SIMON.

Pas de façons, la belle...

Au moment où ils vont l'entraîner, elle parvient à dégager un de ses bras, et elle arrache le bâillon qui lui serre la bouche.

DONATA.

Au secours ! au secours

PIRRO.

Silence, ou je t'étrangle.

DONATA.

Au secours !

Pirro met sa main sur la bouche de Donata ; mais tout de suite il la retire en criant.

PIRRO.

Ah ! La chienne

840 M'a mordu.

SIMON.

Dépêchons, Pirro ; j'ai peur qu'on vienne.

DONATA.

Au secours !

Michel paraît au seuil du palais.

MICHEL.

Qu'est-ce donc ?

DONATA.

Défendez-moi, Messer !

TAFO.

Corps de Dieu ! C'est Michel.

MICHEL.

Gredins !

Il tire son épée et descend les degrés en courant.

TAFO.

J'ai besoin d'air.

Il se sauve.

PIRRO, tirant un couteau de sa ceinture.

Restez donc ! Il est seul.

SIMON.

Restes-y, toi ; je file.

Il se sauve.

PIRRO.

Ah ! Tant pis !

Il tourne le dos pour fuir ; au même instant, Michel le pique de son épée entre les deux épaules.

SCÈNE VIII.

Michel, Donata, Pirro.

MICHEL.
Tiens, voleur...

Pirro tombe ; Michel se jette sur lui et lui arrache son couteau.

PIRRO.
Lâche

MICHEL.

Ce que la ville

845 A de plus odieux, misérable, c'est toi ;
J'ai sali mon épée en t'effleurant...

PIRRO.

Pourquoi

Me fais-tu des discours ? Pousse ferme ta lame ;
Achève-moi.

MICHEL.
Porter les mains sur cette femme !...

Un officier sort du palais.

SCÈNE IX.

Les mêmes, Un officier.

L'OFFICIER.
Qui donc fait tout ce bruit ?

MICHEL.
Moi. J'ai pris un voleur.

PIRRO.

850 Qu'est-ce que j'ai volé ?

MICHEL, à l'officier.

Deux autres, par malheur,

Sont en fuite.

L'OFFICIER.

Plaît-il à Votre Seigneurie

Que j'emmène cet homme ?

MICHEL.

Aidez-moi, je vous prie.

L'officier s'approche.

PIRRO.

Le coup de grâce...

MICHEL.

Non, scélérat. Que la loi
Dispose de ton corps.

PIRRO.

Ô traître !

MICHEL.

Lève-toi.

PIRRO, se mettant à genoux.

855 Michel...

MICHEL.

Allons, debout !

Michel et l'officier aident Pirro à se lever.

PIRRO.

Cette veuve est un ange...
Prends-la ; je te la donne.

MICHEL.

Assez

PIRRO.

Qu'elle nous venge !

Michel se tourne vers Donata, qui, toute haletante, est tombée assise sur un banc de pierre auprès du palais.

MICHEL.

Daignez m'attendre ; à moins que vous ne préférerez
Entrer dans le palais avec moi.

DONATA, se levant.

860 Vous riez,
Messer ?... Une Albizzi semblerait trop suspecte ;
On me recevrait mal.

MICHEL.

J'entends qu'on vous respecte.

DONATA.

Merci; j'attendrai là. Je n'ai plus peur de rien.
Allez, Messer. Il faut que je respire.

MICHEL, s'inclinant.

Bien.

À Pirro.

Toi, monte.

PIRRO.

Si je peux.

Michel et l'officier le prennent au collet.

MICHEL.

Drôle, monte plus vite !

Tous les trois entrent dans le palais.

SCÈNE X.

DONATA, seule.

Je rêve. Est-ce donc là Michel Lando ? J'évite
865 Une honte sanglante et pire que la mort.
Grâce à lui, que j'aurais frappé sans un remord ?
L'homme odieux par qui la canaille est maîtresse,
Lui, Michel, accourt seul à mon cri de détresse ?
Ces murs l'ont entendu, pourtant ; je le sais bien.
870 Tandis que s'élançait vers moi le plébéien,
Plus d'un bourgeois s'est dit en verrouillant sa porte :
On égorge une femme... » Après ? que leur importe ?
La place est vide. Où sont les grands ? Dans leur palais
Ils attendent, au lieu d'aiguiser les stylets,
875 Que pour les obliger Michel Lando s'en aille ;
Et moi, pendant ce temps, livrée à la canaille,
J'aurai dû mon honneur - l'honneur d'une Albizzi -
Au maître qu'en hurlant le peuple s'est choisi !...
Ah ! c'est trop. Mais que faire ? Aurai-je le courage
880 De châtier celui dont le bienfait m'outrage ?
Oui, j'en aurai le coeur. Il le faut. Je voulais
À loisir expulser cet homme du palais ;
Mais je vais en finir tout de suite...

Une pause.

Mon frère

885 Juge notre dessein follement téméraire,
Bien que les grands de Sienne aient promis un secours.
Sans doute, à notre appel, beaucoup feront les sourds.
Ah! si vraiment, Strozzi, ton amour est sincère,
Il te faudra lutter contre un rude adversaire !
Michel a le pouvoir; il est hardi ; sa voix,
890 Qu'aujourd'hui j'entendais pour la première fois,
A sans doute un viril accent qui m'a troublée,
Car sa force me fut tout à coup révélée...
Mais Carlo sait aussi hurler avec les loups.
Il ne fut jamais lâche ; il m'aime ; il est jaloux ;
895 Donc il m'obéira... Je vois d'ici sa rage,
Lorsque je lui dirai qu'avec un vrai courage
Notre gonfalonier en personne arrêta
L'un de ces vils gredins...

Strozzi entre, éperdu.

SCÈNE XI.

Strozzi, Donata.

STROZZI.

Donata ! Donata !...

Mon âme !...

DONATA.

C'est moi-même.

STROZZI.

Ah !...

Il soupire comme un homme délivré d'une grande angoisse.

DONATA.

Tu me croyais morte ?

STROZZI.

900 Tes lâches serviteurs m'ont dit devant ta porte...

DONATA.

Je voudrais souffleter ces traîtres Pas un d'eux
Ne restera chez moi.

STROZZI.

Quand des êtres hideux
Outrageaient Donata, ma noble bien-aimée,
Que n'étais-je près d'elle !

DONATA.

Oui, - je serais charmée
905 De t'être redevable, ami, de mon salut ;
Mais le Ciel, qui n'est pas sans malice, voulut
Me faire délivrer de ces horribles hommes
Par Michel Lando...

STROZZI.

Quoi !

DONATA.

Dans le temps où nous sommes,
Tout arrive. Michel reste notre ennemi ;
910 Mais je ne pourrai plus le haïr qu'à demi.

STROZZI.

Je le haïrai donc, moi, d'une triple haine.

DONATA.

Parce qu'il m'a sauvée, ami ?

STROZZI.

Sois plus humaine ;
Ne raille pas.

DONATA.

Railler m'est défendu ?

STROZZI.

Comprends
915 Que je souffre de voir un ennemi des grands
Te servir à ma place et forcer ton estime !

DONATA.

Aurais-tu préféré que je fusse victime
Du plus abominable attentat ? Je serais
Déshonorée - ou morte - en dépit des regrets,
Si, me voyant aux mains des bandits de la rue,
920 Michel, fort bravement, ne m'avait secourue.

STROZZI.

Ah ! Si j'eusse été là, que m'eût fait le danger ?
Chaque jour, pour te voir et pour te protéger,
Je traverse Florence au péril de ma vie.

DONATA.

Tu m'aimes ? Prouve-le. Crois-tu que j'aie envie
925 De subir un nouvel affront ?

STROZZI.

Qu'exiges-tu ?

DONATA.

Michel fut mon sauveur; mais j'aurai la vertu
De le sacrifier à notre juste cause.
Délivre-nous de lui.

STROZZI.

930 Dussé-je être pendu comme un lâche assassin.
Mais qu'y gagnerons-nous ? Soit. Je ferai la chose,

DONATA.

935 Comprends mieux mon dessein.
Peu m'importe, Carlo, qu'on l'exile ou qu'il meure ;
Je veux qu'il ne soit rien. Si le pouvoir demeure
A ceux qui dans un jour de trouble l'ont saisi,
Qu'advient-il de nous? Sois un homme, Strozzi.
Tu peux ressusciter notre grandeur ancienne,
Si tu le veux.

STROZZI.

Comment ?

DONATA.

Pierre m'écrit de Sienne
Que plusieurs citoyens de la ville sont prêts
A tenter avec nous un coup de main.

STROZZI.

Après
Que moi, de mon côté, j'aurai pris mes mesures ?

DONATA.

940 Tout de suite.

STROZZI.

Ils sont fous.

DONATA.

Carlo, tu me rassures ;
Je vois que mon sauveur n'a rien à craindre.

STROZZI.

Il faut
Tout perdre, n'est-ce pas, pour agir au plus tôt ?

DONATA.

Vivre dans la terreur devient une torture.
Je n'attendrai plus rien.

STROZZI.

945 Il me faudrait au moins trois cents affiliés.
Pour tenter l'aventure,
Or, je n'ai sous la main que mes seuls familiers.
Sans doute, ils me suivront partout comme mon ombre ;
Mais tout avorterait par notre petit nombre.

DONATA.

Combien de gens faut-il pour trahir un secret ?

STROZZI.

950 Ah ! C'est trop m'irriter !

DONATA.

Va-t'en. Michel Lando paraît ;

*Strozzi s'éloigne de quelques pas. Sans le voir, Michel sort du palais
et marche vers Donata.*

SCÈNE XII.

Michel, Strozzi, Donata.

DONATA, à part, en regardant Michel.

Si je pouvais l'envelopper de ruses...

MICHEL.

Madonna del Garbo, je vous fais mes excuses.

DONATA.

Vous ne m'en devez pas.

MICHEL.

L'État prend tout mon temps.

DONATA.

Et vous lui dérobez pour moi quelques instants ?

MICHEL.

955 A peine. Les prieurs exigent ma présence.

DONATA.

Messer, ne doutez pas de ma reconnaissance.

MICHEL.

Oh ! Le peu que j'ai fait, qui ne l'eût fait pour vous ?

DONATA, à part.

Déjà si gracieux ?

Strozzi, sans être vu, se rapproche de Michel et de Donata, et il écoute attentivement.

MICHEL.

J'aurais rompu de coups
Ces misérables; mais j'en tiens un, et j'espère
960 Que les autres seront traqués dans leur repaire.
Jugés par des bourgeois sans aucune merci,
Certes, ils seront pendus. Mais pourquoi tout ceci ?
Le supplice de trois gredins est peu de chose.
J'avais l'esprit ailleurs...

DONATA.

Que pensiez-vous ?

MICHEL.

965 En vérité... Je n'ose,

STROZZI, à part.

Cet homme est fou, sur mon honneur !

DONATA.

Dites...

MICHEL.

Je pensais donc, avec un grand bonheur,
Que vous ne semblez pas me mépriser...

DONATA, à part.

Il m'aime.

Haut.

970 Vous m'avez secourue en un péril suprême ;
Je vous dois mon honneur, et l'honneur est sans prix ;
Comment pourrais-je donc vous payer en mépris ?

MICHEL.

Quoi ! Vous me regardez avec des yeux sans haine ?

STROZZI, paraissant.

Vous êtes bien galant, pour un cardeur de laine !

MICHEL.

975 Que faites-vous ici ? Vous savez bien pourtant
Que vous ne devez pas sortir un seul instant.
Je vous l'ai défendu pour éviter un crime ;
La plèbe vous exècre.

STROZZI.

Ah ! Très bien. On m'opprime
Parce que je pourrais, comme il me fut promis,
Être mis en morceaux par vos nobles amis...

MICHEL.

Vous tairez-vous ?

DONATA, à Strozzi.

Messer, il faut que je vous blâme.

Stefano sort du palais.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, Stefano.

STEFANO.

980 Excusez.

MICHEL.

Que veux-tu ?

STEFANO.

Le conseil te réclame.

MICHEL, exaspéré.

Ah ! - Pourquoi ?

STEFANO.

Pour répondre à ceux de Faenza.

MICHEL.

Suis-je à leurs ordres ?

STEFANO.

Viens ; il le faut.

MICHEL.

Pourquoi ça ?
C'est aux prieurs d'agir selon leur convenance.
Moi, je ne veux pas être un homme de finance.

STEFANO.

985 Viens donc.

MICHEL.

La chose est grave ?

STEFANO.

Elle importe au Trésor.
Faenza nous emprunte huit mille florins d'or.

MICHEL.

C'est bon. Mais la cité se donne ainsi l'allure
D'une maison de banque.

STEFANO.

Allons, il faut conclure !

*Stefano entraîne Michel qui, avant d'entrer dans le palais, se
retourne brusquement.*

MICHEL.

Je reviens.

SCÈNE XIV.

Strozzi, Donata.

STROZZI.

Le désir éclate dans ses yeux.
990 L'impudent se permet de vous aimer !

DONATA.

Tant mieux.

STROZZI.

Donata !...

DONATA.

Sois plus calme. Il passe pour honnête ;
Mais le pouvoir le trouble et lui porte à la tête.
Lui qui tient aujourd'hui notre sort dans sa main,
Voudra-t-il n'être plus qu'un pauvre homme demain ?
995 Non : l'attirer à nous sera chose facile,

Et je me charge, moi, de le rendre docile.
Crois-moi : ceci vaut mieux.

STROZZI.

Mais que lui diras-tu ?

DONATA.

S'il ne m'obéit pas, il sera bien têtue.

STROZZI.

Ah ! Prends garde !

DONATA.

Tu sais qu'une promesse est douce.
1000 Si, d'abord, il fait l'homme austère et me repousse,
Je saurai l'attendrir, sans qu'il m'en coûte rien,
Par certaine promesse irrésistible...

STROZZI.

Bien ;
Mais si tu te voyais prise à ton propre piège ?
L'homme est beau....

DONATA.

Que veux-tu dire ?

STROZZI.

Mon Dieu, que sais-je ?
1005 Tout plébéien qu'il est, j'ai grand'peur...

DONATA.

Peur de quoi ?

STROZZI.

Tu m'as compris : j'ai peur que tu ne l'aimes.

DONATA.

Moi !
Vraiment, lorsqu'il s'agit d'une chose aussi grave,
Cette plaisanterie est de trop. Soyez brave
À l'heure du danger, Strozzi ; mais, jusqu'alors,
1010 Sachez vous contenir.

STROZZI.

Donata...

DONATA.

Mes efforts
Tendent à relever la noblesse avilie.
Et je m'abaisserais jusqu'à cet homme !...

STROZZI.

Oublie

Une parole injuste.

DONATA.

1015 Au lieu de m'insulter,
Confiez-vous à moi, Carlo, sans hésiter,
Et ne me prêtez plus une pensée infâme.
N'êtes-vous pas honteux ?

STROZZI.

Pardonne-moi, chère âme.

DONATA.

Lutter contre Michel est impossible. Eh bien !
Sachons nous en servir, de ce fier plébéien.

STROZZI.

Mais, pourtant, accepter l'appui d'un pareil homme...

DONATA.

1020 Qu'importent les moyens ? Puis ce Michel, en somme,
- Il faut que je l'avoue en toute loyauté -
Dans une heure terrible a sauvé la cité.

STROZZI.

Que ferons-nous de lui quand nous serons les maîtres ?

DONATA.

Tout ce que nous voudrons.

STROZZI.

Nous aurons l'air de traîtres.

DONATA.

1025 Venant de vous, Carlo, le scrupule est joli.
J'eusse récompensé cet homme par l'oubli ;
Mais, puisqu'il vous inspire une amitié si tendre,
On le protégera.

STROZZI.

1030 S'il ne veut rien entendre,
- Et ce n'est pas cela qui me chagrinerait -
Il aura cependant pu saisir le secret...

DONATA.

Messer Carlo Strozzi, croyez-moi plus habile !
S'il ne nous livre pas les forces de la ville,
Il ne saura du moins que ce qu'il doit savoir.

Alors n'hésitez plus : faites votre devoir.
1035 Mais (qu'il nous serve ou non) si tout marche à ma guise,
Carlo, soyez heureux : ma main vous est acquise.

STROZZI.

Vous savez, Donata, que ma vie est à vous ;
Aussi, bien que je sois mortellement jaloux,
Je vous obéirai, mon âme, en toute chose.
1040 Mais il faut que je parle à ceux dont je dispose.
Ils seront fort surpris, lorsque je leur dirai
Que je tiens en Michel un nouveau conjuré !

DONATA.

Eh bien! vous jouirez, Carlo, de leur surprise.
Quand les reverrez-vous?

STROZZI.

Ce soir.

DONATA.

Dans quelle église ?

STROZZI.

1045 Toujours San-Lorenzo. Silence!...

Il vient d'apercevoir Michel, arrêté sur le seuil du palais, et qui écoute.

SCÈNE XV.

Michel, Strozzi, Donata.

MICHEL, à part.

Que dit-il ?

STROZZI, à Donata.

C'est une fine oreille, un chien au flair subtil,
Que ce gonfalonier du diable. Prenons garde.

MICHEL, à part.

Ils s'aiment...

Michel s'approche lentement de Strozzi et de Donata.

STROZZI.

De quels yeux le drôle vous regarde !

MICHEL, s'arrêtant.

C'est à San-Lorenzo qu'ils ont pris rendez-vous...
1050 Eh ! que m'importe, à moi? Je ne suis pas jaloux
De cette femme...

Il marche résolument vers Donata.

DONATA, à Strozzi.

Vous, tâchez de ne rien dire.

MICHEL.

Madonna del Garbo, je vais vous reconduire.

STROZZI, s'avançant.

Pardon !...

MICHEL.

Où logez-vous ?

STROZZI.

Au palais des Bardi.

MICHEL, montrant la gauche.

1055 Voilà votre chemin. Montrez-vous moins hardi,
Messer, à l'avenir ; évitez cette place.

STROZZI.

C'est bon.

À part.

Si je pouvais te parler face à face !

Il fait quelques pas vers la gauche.

MICHEL, à Donata.

Puis je ferai garder de près votre maison,
Madonna ; n'ayez pas de crainte.

DONATA.

M'épouvante, Messer ; vous me cloîtrez ?
Une prison

MICHEL.

1060 Mais, comme votre rue est tout le jour déserte,
Je veux vous protéger...
Non, certes ;

Il se retourne et voit Strozzi immobile.

Eh bien ! Partirez-vous ?

Strozzi s'éloigne. Lorsqu'il a disparu, Michel fait un geste pour inviter Donata à sortir. Puis il s'approche d'elle, lui prend la main, et dit en fixant ses yeux sur elle :

Vous avez un regard qui rend les hommes fous...

Ils sortent.

TROISIÈME ACTE.

Dans l'intérieur du palais ; même salle qu'au premier acte. - Michel et Stefano sont assis. - Stefano travaille ; Michel songe tristement.

SCÈNE PREMIÈRE.

Michel, Stefano.

MICHEL.

Stefano !

STEFANO.

Quoi, Michel ?

MICHEL.

Est-ce que le bourreau,
Comme je l'avais dit, a détaché Pirro
1065 De cette potence ?

STEFANO.

Oui.

MICHEL.

Je détestais le traître ;
Mais le voir, chaque fois que j'ouvrais ma fenêtre,
Se balancer au vent, - cela me faisait mal.
Et les autres ?

STEFANO.

Enfuis.

MICHEL.

Tant mieux...

Stefano se lève et s'approche de Michel.

STEFANO.

Cet animal,
Dont la plèbe commence à s'engouer, m'irrite.
1070 Salvestro le soutient.

STEFANO.

Pourquoi cette bravade ?

Donata...

MICHEL, violemment.

Je la veux, - oui. Mais tu me diras

Si le hasard qui l'a poussée entre mes bras

1085 N'est pas le plus coupable... Ah ! ce fut un vrai piège.

Pouvais-je la sauver et m'enfuir ? le pouvais-je ?

Ses yeux me traversaient le coeur. Tout éperdu,

J'osai croire qu'un peu de bonheur m'était dû...

Mais, bien qu'elle sourît comme lorsque l'on aime

1090 Elle accepta pourtant d'aller, ce soir-là même,

Retrouver son Carlo !

STEFANO.

Ces gens-là sont hardis.

MICHEL.

Le Guelfe lui jeta ces mots, que j'entendis :

« Toujours San-Lorenzo. » Je pensai : Que m'importe ?

Mais, depuis lors, mes gens rôdent près de sa porte.

STEFANO.

1095 Sort-elle ?

MICHEL.

Peu.

STEFANO.

Va-t-elle au rendez-vous ?

MICHEL.

Jamais...

Si toutefois mes gens sont véridiques.

STEFANO.

Mais

Ne peux-tu pas avoir commis quelque méprise ?

MICHEL.

J'ai fort bien entendu ceci : « Dans quelle église ?

Toujours San-Lorenzo. »

STEFANO.

Moi, n'étant pas jaloux,

1100 Vois-tu, je flaire ici quelque autre rendez-vous.

MICHEL.

Politique ?

STEFANO.

Oui.

MICHEL.

Ton flair est bien subtil... Du reste,
A quoi bon raisonner ? L'homme que je déteste
Est son amant. J'étouffe...

STEFANO.

Après ?

MICHEL.

Après, dis-tu ?

Après tout ce que j'ai de force et de vertu
1105 S'en va par cet amour. Le désir me possède.
Jusque dans mon sommeil une image m'obsède ;
Donata me regarde et, pour mieux m'embraser,
Vient, en riant, m'offrir ses lèvres à baiser...
Tiens, touche-moi les mains ; je brûle.

STEFANO, lui prenant les mains.

Sois un homme;

1110 Résiste.

MICHEL.

C'est facile à dire.

STEFANO.

Mais, en somme,

Tu ne l'as pas revue ?

MICHEL.

Ami, je t'avouerai

Que, me cachant de tous, même de toi, malgré
L'ancienne et fraternelle amitié qui nous lie,
J'ai laissé chaque jour s'exalter ma folie.
1115 Donata me reçoit chez elle. Tour à tour
Compatissante ou rude à mon naïf amour,
Elle joue avec moi - du moins, c'est ma pensée -
Comme une chatte avec une souris blessée,
Et j'attache sur elle un regard anxieux
1120 Sans deviner quelle âme est au fond de ses yeux...

STEFANO.

Elle se rit de toi ; tu le sens bien toi-même.

MICHEL.

Soit.

STEFANO.

Alors, que veux-tu ?

MICHEL.

Moi ? Je veux qu'elle m'aime,
Et, pour l'avoir, la prendre à l'autre, - son amant.

STEFANO.

Ta pauvre femme...

MICHEL.

Eh ! Oui, ma femme ! Justement.
1125 C'est bien ce qui me fait souffrir.

STEFANO.

Prouve-le, frère.
Tu perdras ton honneur à ce jeu téméraire.
Fuis Donata.

MICHEL.

La fuir !...

STEFANO.

Michel, tu t'appartiens :
Ressaisis-toi.

MICHEL.

Comment ? Aujourd'hui même, tiens,
Je la reçois ici.

STEFANO.

Cette imprudence est grave.

MICHEL.

1130 Je reçois qui me plaît, et je veux être brave
Devant la calomnie. On dit, je le sais bien,
Que je suis l'instrument des Guelfes.

STEFANO.

Le moyen
Pour toi de regagner quelque peu de prestige
N'est certainement pas...

On entend le bruit d'une dispute ; la voix de Thomas s'élève.

THOMAS.

1135 Si ! J'entrerai, vous dis-je !
Tout le monde a le droit d'entrer.

UNE VOIX.

Pas aujourd'hui.

MICHEL, à Stefano.

Il me semble...

THOMAS, criant.

Je veux voir Michel !

MICHEL.

Cours le chercher. C'est bien lui ;

Stefano sort à droite.

Il va m'adjurer d'être ferme ;
De bannir tout le monde...

Stefano paraît avec Thomas.

SCÈNE II.

Michel, Stefano, Thomas.

THOMAS.

Eh bien, quoi, l'on s'enferme ?
Il faut se battre avec tes gens...

MICHEL.

1140 Excuse-les ;
Mon ordre était formel.

THOMAS.

Est-ce que le palais,
Michel, n'appartient plus au peuple ?

MICHEL.

Mais si, frère.
Seulement on venait trop souvent me distraire ;
Alors...

THOMAS.

Tout va très mal.

MICHEL.

C'est vrai. Veux-tu t'asseoir ?

THOMAS.

1145 Non ; je suis mieux debout. Du matin jusqu'au soir,
J'entends déblatérer le peuple sur ton compte.
Tu t'en moques ? Très bien ; mais moi, j'en ai la honte.

MICHEL.

J'ai fait distribuer assez de grains. J'entends
Que la plèbe travaille.

THOMAS.

Oui ; mais les mécontents
Viennent me dire, à moi, - voilà comme on s'exprime, -
1150 Que, de la part du peuple, un rien te semble un crime.
« Ce Michel, disent-ils, est par trop regardant ;
Il trouverait des poils sur un oeuf. » Cependant
On ne remarque pas, mon cher, que tu sévisses
Contre les Guelfes...

MICHEL.

Mais...

THOMAS.

Des gens pourris de vices !
1155 Des voleurs! des gredins qui guettent le moment
De t'envoyer à tous les diables !... Franchement,
Puisqu'avec eux on est toujours dans quelque transe,
Tu devrais te montrer et délivrer Florence
De tous les scorpions de cette espèce.

MICHEL.

1160 Quel est leur crime ? Enfin,

THOMAS.

Vrai, tu n'as pas le nez fin
Si tu ne flaires pas la trahison. Commence
Par me les mettre à l'ombre, - et pas trop de clémence !

MICHEL.

Dès qu'on me fournira des preuves, je suis prêt
À les traîner devant les juges.

STEFANO.

1165 Les juges rendraient-ils ? Beaucoup sont de la bande.
Les Guelfes ont la main partout. Quel arrêt

MICHEL.

Je te demande,
Alors, ce qu'il faut faire ? Eussé-je le moyen
De frapper en mon nom, sans preuve, un citoyen,
En aurais-je le droit ?

STEFANO.

S'il faut être sincère,
1170 Non ; mais un coup de force est parfois nécessaire,
Quand la loi n'est plus rien.

MICHEL.

Certes, si je voulais...

THOMAS.

Mon cher, j'ai vu rôder aux abords du palais
Certains particuliers dont j'aime peu la mine ;
Quelque chose est dans l'air...

*Donata entre par la porte restée ouverte ; les trois hommes
l'aperçoivent.*

SCÈNE III.

Michel, Donata, Stefano, Thomas.

MICHEL, tressaillant.

Ah !

THOMAS.

Quoi ! Cette vermine
1175 Entre dans le palais sans crier gare...

MICHEL.

Assez !

THOMAS.

Eh bien ! Nous voilà frais.

DONATA, à Michel.

Chassez-le.

THOMAS.

Vous pensez
Que je vais moisir là ? Rassurez-vous, la veuve.

MICHEL.

C'est pour ma patience une trop rude épreuve.
Va-t'en.

THOMAS.

Oui, je m'en vais, - pauvre homme !

Il sort. - Court silence.

MICHEL, à Stefano.

Laisse-nous.

STEFANO.

1180 Bien.

Il sort.

SCÈNE IV.

Michel, Donata.

MICHEL.

Daignez vous asseoir.

DONATA, s'asseyant.

Vous n'êtes plus jaloux ?

MICHEL.

Non, Donata. Je tâche, au moins, de ne plus l'être.

Il s'assied auprès de Donata.

DONATA.

Michel, croyez en moi.

MICHEL.

Je n'en suis pas le maître.
Tant d'autres, je le sais, convoitent votre amour !

DONATA.

1185 Eh quoi ! Lorsque je viens au palais en plein jour,
Vous douterez encore ? Oserez-vous prétendre
Que je me laisse aimer par Strozzi ?

MICHEL.

Soyez tendre ;
Et je vous croirai mieux. J'ai le coeur ulcéré ;

Dites une parole aimante.

DONATA.

Je croirai
Moi-même à votre amour, qu'exalte un peu d'attente;
1190 Si vous m'en apportez une preuve éclatante.

MICHEL.

Je t'aime, tu le sais. Sitôt que je te vois,
Je défaille, mes yeux se troublent, et la voix
Me reste dans la gorge...

DONATA.

Ami, l'heure est venue
Où votre âme va m'être entièrement connue.
1195 J'espère en vous, Michel. Votre fierté me plut
Le jour où je vous vis surgir pour mon salut,
L'épée en main et l'air si noble...

MICHEL.

Est-il possible ?

DONATA.

Pour être de ma race, on n'est pas insensible.
Au temps où vous m'aimiez sans me le dire, ami,
1200 Je suis sûre qu'en moi quelque chose eût frémi,
Si jamais nos regards s'étaient mêlés... La flamme
Ardente de vos yeux m'eût illuminé l'âme ;
Et, vous voyant parmi de rudes ouvriers,
J'eusse bien pressenti ce qu'un jour vous seriez.
1205 Vous m'étiez inconnu, Michel; cela m'irrite,
Parce que j'aurais eu quelque peu de mérite
En vous tendant alors cette loyale main.

MICHEL, saisissant la main de Donata.

Laissez-moi l'effleurer de mes lèvres...

DONATA.

Demain
J'aurai sur moi, Messer, peut-être moins d'empire ;
1210 Attendez.

Elle retire sa main.

MICHEL, suppliant.

Donata !...

DONATA.

Votre pouvoir expire,
Ami, dans quinze jours. Qu'allez-vous faire ?

MICHEL.

Moi ?

Je m'en irai.

DONATA.

Sans un regret ?

MICHEL.

Puisque la loi

Me l'ordonne...

DONATA.

J'ai cru - dois-je en être punie ? -

1215 - Qu'un homme de la plèbe ayant, par son génie,
Dans une heure de grand péril sauvé l'État,
Il ne se pouvait point qu'un tel homme acceptât
De rentrer dans l'oubli, de reprendre sa chaîne,
Et de perdre sa vie à carder de la laine.

MICHEL.

1220 Il est vrai que, dans peu, sans me faire prier,
Je reprendrai ma vie obscure d'ouvrier.
Mais en désespérant trop tôt je serais lâche.
Si l'on vient me chercher, je reprendrai ma tâche.

DONATA.

1225 Jusque dans vos erreurs, Michel, vous me plaisez.
De moins nobles esprits seraient désabusés ;
Tandis que vous - malgré vos paroles amères ! -
Vous essayez de croire encore à des chimères.

MICHEL.

Niez-vous la justice ?

DONATA.

1230 Allons, de mieux en mieux...
Je vois que vous prenez la chose au sérieux.
Il vous plaît d'être juste ? A chacun son idée.
Moi, généreux ami, j'en suis persuadée,
La justice n'est pas de ce monde.

MICHEL.

Vraiment,

C'est mal... Mais vous raillez ?

DONATA.

1235 Dans un autre moment
Je serais volontiers d'humeur folle et riieuse ;
Je veux, pour cette fois, me montrer sérieuse.
J'aime aussi ma patrie: elle me tient au coeur;

Et, bien que votre peuple aujourd'hui soit vainqueur,
 On peut lui rappeler sans trop d'irrévérence
 Que les nobles ont fait la grandeur de Florence.
 Les gens à courte vue, il est vrai, les bourgeois
 1240 Firent, pour abaisser les grands, d'absurdes lois;
 Les privilèges dus à notre race antique
 Nous furent arrachés par des gens de boutique...
 Mais plusieurs crurent bon de revenir à nous
 Quand la plèbe les eut abreuvés de dégoûts ;
 1245 Et, grâce au parti guelfe, où nous avons fait place
 A qui ne voulait pas servir la populace,
 Florence retrouva quelque gloire...

MICHEL.

Ah ! faut-il

Que j'entende toujours un plaidoyer subtil
 Sortir de cette bouche aimée ?

DONATA.

À qui la faute ?

1250 Si votre ambition veut se faire plus haute,
 Si vous daignez m'en croire, il nous sera permis
 De parler librement comme de vrais amis ;
 Mais, jusque-là, souffrez que je plaide ma cause.
 Sachez-le : la naissance est ici peu de chose.
 1255 pour arracher la ville à de cruels malheurs,
 Les grands vous salueraient demain comme un des leurs.
 On peut vous accueillir sans redouter le blâme,
 Car vous avez, Michel, la noblesse de l'âme,
 Celle qui créa l'autre, en illustrant le nom
 1260 Des rudes fondateurs de nos familles... Non,
 Nous ne repoussons point, pour sa naissance obscure,
 L'homme qui, parmi nous, fera noble figure.
 Strozzi que, je ne sais pourquoi, vous haïssez,
 N'a pas un nom fameux dans les siècles passés;
 1265 C'est un simple bourgeois ; mais, comme il parle en maître,
 Il se fait écouter par les Guelfes. Peut-être
 Un homme tel que vous, fraîchement converti,
 Prendrait-il aisément la tête du parti...
 Mais tout ce long discours serait-il nécessaire,
 1270 Michel, si vous m'aimiez d'une âme un peu sincère ?

MICHEL.

Que dis-tu ? Je n'entends que le son de ta voix.
 Ta bouche au souffle frais, et qui sourit parfois,
 M'enivre, et je ne puis te comprendre...

DONATA.

Je rêve,

Après nos jours troublés, une durable trêve.
 1275 Plus d'insolents bourgeois, de peuple révolté.
 Les Guelfes- grâce à vous - maîtres de la cité,
 D'où serait vite exclu tout citoyen rebelle,
 La rendraient chaque jour plus puissante et plus belle.
 Que ne ferais-je pas en dépit des jaloux,
 1280 Quand je verrais alors, Michel, - et grâce à vous, -

Florence magnifique et redoutée ?

MICHEL.

Amie,
Exige tout de moi, mais pas une infamie;
C'est trop...

DONATA.

Je vous admire. Est-il déshonorant
D'être, parmi les grands, salué le plus grand ?
1285 De vivre glorieux ? d'illustrer sa patrie ?
Tout cela, quand le peuple ingrat vous injurie,
Moi, je viens vous l'offrir. Il faut être plus fier.
Oubliez l'artisan que vous fûtes hier,
Et faites que je puisse, enviée, acclamée,
1290 Dire : « Voilà celui par qui je suis aimée. »

MICHEL.

Tu me troubles dans l'âme.

DONATA.

Allons, je vais savoir
Quel amour est le vôtre.

MICHEL.

Hélas et mon devoir ?

DONATA.

Ah ! Toujours... Faites-moi grâce de ce langage.
Vous m'aimez, dites-vous ? Eh bien ! Je veux un gage.
1295 Il faut me le prouver, ce grand amour.

MICHEL.

Parlez.

DONATA.

Les Guelfes, mon ami, se sont tous rassemblés
Pour chercher un remède aux maux de la patrie.
Leur résolution est prise. L'incurie
De ceux qui maintenant gouvernent la cité
1300 Vous est connue...

MICHEL.

À moi ?

DONATA.

Vous êtes excepté,
Messer.

MICHEL.

On nous prépare un coup de main ?

DONATA.

L'audace
Est grande, je le sais, de vous le dire en face ;
Mais il le faut. Michel, soyez des nôtres.

Michel se lève brusquement.

MICHEL.

Oui...
J'y penserai.

DONATA, se levant.

Non pas, Messer ; c'est aujourd'hui,
1305 Ce soir, qu'il faut agir.

MICHEL.

Ce soir ?

DONATA.

Oui.

MICHEL, à part.

Que dit-elle ?

DONATA.

Certes, parmi vos gens la vigilance est telle,
Qu'ils n'ont pu vous instruire...

MICHEL.

Ils m'en ont dit assez.

DONATA.

Vous étiez averti ?

MICHEL.

Mieux que vous ne pensez.

DONATA.

J'ose en douter un peu; mais, au surplus, qu'importe ?
1310 Soyons francs : c'est permis aux gens de notre sorte.
Livrez-vous demain Florence à nos amis ?
Répondez. Il n'est rien qui ne vous soit promis,
Si nous devons régner sur la ville.

MICHEL, à part.

Silence,
Lâche coeur...

DONATA.

Vous semblez vous faire violence ?

MICHEL.

1315 Non pas ; je réfléchis.

DONATA.

Messer, décidez-vous.
Sans moi, peut-être, froid, sanglant, percé de coups,
Vous seriez maintenant charrié par le fleuve.
Soyez à nous. Donnez cette éclatante preuve
D'un amour qui me rend si fière.

MICHEL.

Ô Donata.

DONATA.

1320 Jamais, croyez-le bien, mon âme n'hésita
Entre vous et le pauvre esprit qui vous occupe.
S'il pense que je l'aime, il est sa propre dupe...

MICHEL.

Quel sera mon salaire ? - Allons, parle.

DONATA.

Pourquoi ?

Comprenez mon silence.

MICHEL.

1325 Dis ? À moi ? Rien qu'à moi ? Ah tu serais à moi,

DONATA, se détournant.

Mon ami...

MICHEL.

Je suis ivre ;

Pardon.

DONATA, à part.

Il est à nous.

MICHEL, à part.

Faut-il que je leur livre,
À ces Guelfes, le sort de Florence ?

DONATA.

Le temps

Passe ; décidez-vous.

MICHEL, à part.

Quelle angoisse !

DONATA.

J'attends.

MICHEL.

Vous savez trop combien ma passion est forte ;
1330 Mais enfin, Donata, si le devoir l'emporte ?
Si je refuse ?

DONATA.

Ami, vous raillez.

MICHEL.

Supposons
Que je ne raille pas.

DONATA.

Pourquoi ?

MICHEL.

J'ai mes raisons.

DONATA.

Michel, - si tu me fais cette mortelle injure,
Je saurai me venger, vois-tu, je te le jure;
1335 Et je n'attendrai pas longtemps. Tu te crois fort ?
Nous le sommes. Michel, prends garde ! Un duel à mort
Ne nous fait pas trembler...

MICHEL.

Dites-moi, je vous prie,
Sans trop vous émouvoir pour une raillerie...
Vous qui pensez à tout, vous avez dû songer
1340 Qu'une fois averti d'un terrible danger,
Moi, n'étant pas issu d'une race choisie,
Je pourrais mal répondre à votre courtoisie,
Et même - afin de voir mes doutes résolus -
Vous arracher ici quelques aveux de plus ?

DONATA.

1345 Certes, je ne crois pas que vous soyez un lâche ;
Mais j'ai su tout prévoir.

MICHEL.

Alors, si je me fâche,
Que ferez-vous ?

DONATA.

Au bas de vos fenêtres, - là,
Tenez, à l'endroit même où le peuple hurle
Si fort avant d'entrer dans la salle où nous sommes
1350 Pour vous y proclamer seigneur, - là, plusieurs hommes,
Que mon frère, tantôt, vint lui-même placer,
Armés, forts, résolus, sont prêts à s'élancer,
S'ils entendent un cri d'alarme.

MICHEL.

J'ai ma garde.

DONATA.

Eh bien, on se battra ! Pourquoi non ? Il me tarde,
1355 Au contraire, qu'on en finisse. Regardez :
Voilà des gens à nous, oui, d'autres affidés
Qui doivent; au premier signal, prêter main-forte...

MICHEL.

Je vois ; mais si tu meurs ?

DONATA.

Moi ?

MICHEL.

Tu peux être morte,
Avant qu'ils soient venus à ton secours.

DONATA.

Eh bien !
1360 Pour avoir accueilli l'amour d'un plébéien,
Je mourrai, c'est trop juste ; et j'expierai la faute
D'avoir cru que Michel eût l'âme vraiment haute.
Mais les Guelfes, qui sont cachés tout près d'ici,
Courront vite au palais, nombreux et sans merci :
1365 Ma mort sera vengée.

MICHEL, à part.

Une guerre civile ?
Risquer cette aventure ? ensanglanter la ville ?
Non. Je veux tout savoir.

DONATA, à part.

Il hésite.

MICHEL.

Comment !
Vous vous laissez duper par un homme qui ment
Pour la première fois, peut-être, de sa vie ?
1370 Je plaisante ; aussitôt Donata se méfie,

Doute démon amour, s'indigne contre moi,
Puis s'emporte et menace ?

DONATA.

Ah ! Vous mentiez ? Pourquoi ?

MICHEL.

Je voulais être sûr de celle qui nous mène,
Et j'ai vu qu'elle avait l'âme d'une Romaine.

DONATA.

1375 Vous croire est malaisé !

MICHEL.

Promptement averti
Des intrigues de votre audacieux parti,
Je pouvais l'écraser... Mais soyez fière : j'ose
Être Guelfe à mon tour.

DONATA.

Vous ignoriez la chose.

MICHEL.

1380 Moi ? Le complot me fut, ces jours-ci, révélé.
Pierre des Albizzi, votre frère, est allé
Tout récemment - si j'ai bonne mémoire - à Sienne.

DONATA.

Je vous l'ai dit.

MICHEL.

1385 D'accord ; mais, qu'il vous en souviennne,
Vous parliez d'un procès. Or, je ne doute pas
Que Pierre ait recruté des complices là-bas.
Tous, Florentins bannis et nobles de la ville,
Approchent de nos murs...

DONATA.

Vous êtes fort habile ;
Mais je voudrais avoir un détail seulement.
Où les chefs du complot sont-ils en ce moment ?

Une pause.

MICHEL, à part.

Ah ! Quelle idée !

DONATA.

Eh bien, Messer ?

MICHEL, à part.

1390 « Toujours San-Lorenzo... » À quoi pensais-je ?

DONATA.

Je vous ai pris au piège.

MICHEL.

Non pas.

DONATA.

Où sont-ils donc, puisque vous le savez ?

MICHEL.

Vos amis, Madonna, récitent leurs avés,
Ensemble et fort souvent, le soir, dans une église...

À part.

Elle se trouble.

DONATA.

Après ?

MICHEL.

1395 Ils sont tous réunis, vos Guelfes éventés,
Dans l'église de San-Lorenzo. Faut-il que je le dise ?

DONATA.

Vous mentez !

MICHEL.

Ah ! Je mens ?

DONATA, à part.

Il sait tout.

MICHEL.

1400 Mais rien que ta colère,
Si j'en pouvais douter, rendrait la chose claire !
Vois-tu, je tiens le sort des Guelfes dans ma main.
Mais ne crains rien de moi : Florence, avant demain,
T'appartiendra...

DONATA.

Par qui l'avez-vous su ?

MICHEL.

Qu'importe ?
Je mets à ton service une âme libre et forte,
Mon courage, un désir immense de t'avoir,
Ma haine pour ce peuple ingrat, tout mon pouvoir,
1405 Mes hommes les plus sûrs.

DONATA.

Soit ; mais qu'allez-vous faire ?

MICHEL.

Agir ; car tout sera perdu si je diffère.
J'ai sous la main des gens de coeur, armés, tout prêts ;
Je dis une parole : ils me suivent.

DONATA.

Après ?

MICHEL.

Un chemin détourné nous mène vers l'église.
1410 J'entre seul pour ne pas causer une méprise,
Et je dis fièrement aux Guelfes : « Suivez-moi ;
Votre cause est la mienne. »

DONATA.

Ensuite ?

MICHEL.

Le beffroi
Sommera les métiers de s'assembler en hâte ;
Je leur parlerai, moi. Si l'affaire se gâte,
1415 On se battra. Le jour baisse ; à ce moment-là,
Sans doute, il fera nuit, et nous vaincrons. Voilà.

Une pause.

DONATA.

J'accepte. Me trahir, Michel, serait infâme.
Voyez : je m'abandonne, et de toute mon âme.
Ne brisez pas ce coeur que vous avez dompté.
1420 Me voici toute faible, et votre volonté
Devient la mienne, ami.

MICHEL.

Que ta voix me pénètre !
Je me sens tressaillir jusqu'au fond de mon être.

DONATA.

Ce que plus d'une fois j'ai dû te refuser,
Je te l'offre à présent. Viens, Michel. Un baiser

1425 Scellera notre amour.

MICHEL.

Ah ! Ce baiser, ma vie,
Tu ne sauras jamais combien j'en eus envie !
D'avance il m'a brûlé la bouche...

DONATA.

Approche-toi.

Michel hésite, fait un pas, puis recule.

MICHEL.

Non, non, c'est impossible.

DONATA.

Impossible ? Pourquoi ?
Perds-tu l'esprit ?

MICHEL.

J'ai peur de moi. L'heure nous presse,
1430 Il faut que je sois calme. Écoute. Une caresse,
Maintenant que c'est dit et que me voilà prêt,
Au lieu de m'enhardir, Donata, m'ôterait
Ma force et mon courage.

DONATA.

Allons, c'est un caprice ?

MICHEL.

Non. Que la liberté de Florence périsse !
1435 Après je t'aimerai.

DONATA.

Michel, pas de remords.

MICHEL.

Laisse-moi t'obéir ; et, si tu veux, alors,
Moi, sans qu'un seul instant ma passion se lasse,
Je t'aimerai jusqu'à te faire crier grâce !

DONATA, à part.

Il m'épouvante.

MICHEL.

Agir, sur l'heure ; il faut agir.
1440 Stefano ! Stefano ! - Les cloches vont mugir ;
On s'armera ; quels cris dans la ville affolée !
Si l'on se bat, tant mieux ; j'ai soif de la mêlée...
Stefano !

DONATA, à part.
Qu'a-t-il donc à lui dire ?

Stefano entre ; Donata observe les deux hommes et les écoute attentivement.

SCÈNE V.
Michel, Stefano, Donata.

MICHEL.

Ah ! C'est toi ?
Bien. Écoute, mon cher : je me décide.

STEFANO.

À quoi ?

MICHEL.

1445 Je tente un coup de main pour les Guelfes.

STEFANO.

Tu railles ?

MICHEL.

Moi ? Du tout. Nos bannis s'approchent des murailles
Avec de braves gens de Sienne ; ils ont aussi
Des routiers allemands...

DONATA.

Non...

MICHEL.

Si ! Croyez-moi ; si !

STEFANO.

Ils peuvent tous venir ! Nos murailles sont fortes.

MICHEL.

1450 Oui, mais j'ordonnerai qu'on leur ouvre les portes.

STEFANO.

Que dis-tu ?

MICHEL.

C'est ainsi, mon cher ; ils entreront.
Tout se passera bien, pourvu que je sois prompt.
Madonna, je vous quitte. Il faut que je contrôle
Tous ceux qui dans l'affaire ont à tenir un rôle ;

1455 Et, certes, je ferai si bien que la cité
Dans une heure sera conquise.

DONATA.

En vérité,
Je crains quelque malheur. Il faut que l'on s'explique.
Je vous suivrai.

MICHEL.

Vous ?

DONATA.

Moi.

MICHEL.

Sur la place publique ?
Dans la foule ? Au milieu de la bagarre ? Non !
1460 Laissez-moi déployer au vent le gonfanon,
Crier que je préviens une guerre civile,
Parler en maître, agir, terrifier la ville,
Me battre s'il le faut ; mais exposer pour rien
Vos jours si précieux serait un crime.

Une pause.

DONATA.

Eh bien !
1465 J'attendrai : soit.

MICHEL, désignant Stefano.

Cet homme a lu dans ma pensée.
Une heure, en l'écoutant, sera vite passée.
Il peut vous dire, lui, de quel âpre désir
Je souffre.

STEFANO.

Explique-moi...

MICHEL.

Plus tard ! Je dois saisir
Un instant décisif qui, j'en ai l'assurance,
1470 Fixera pour longtemps le destin de Florence.

DONATA.

Revenez vite avec tous les nôtres.

MICHEL.

Dans peu
Vous les verrez ici, je vous le jure. Adieu...

Il va pour sortir.

DONATA.

Pas de faiblesse, ami.

MICHEL.

Non, non, soyez tranquille.

STEFANO.

Ah ! Michel, que fais-tu ?

MICHEL.

Je vais sauver la ville...

À Donata.

1475 N'est-il pas vrai ?

DONATA.

J'y compte.

MICHEL.

Adieu, mon âme...

Il sort à gauche.

SCÈNE VI.

Stefano, Donata.

STEFANO, à part.

Non,

Michel ne peut ainsi déshonorer son nom ;
Il trompe cette femme...

DONATA, de même.

Une heure : patience...

Elle s'assied à gauche sur le devant de la scène.

Comme les voilà bien, avec leur conscience !
Celui-ci va trahir le peuple, sans respect
1480 Pour ses phrases d'hier...

Elle aperçoit Stefano qui la regarde.

Pourtant, s'il me trompait ?
Il faut scruter cet homme.

À Stefano.

Eh bien ! L'heure est suprême

STEFANO.

Michel vous obéit. Vous voyez s'il vous aime.

DONATA.

J'attends la preuve. Il m'a paru fort singulier.

STEFANO.

Ah !...

DONATA.

Qu'en dites-vous ?

STEFANO.

Rien.

DONATA.

1485 Je ne puis oublier
Son trouble, et je ne sais vraiment si je fus sage
En le laissant partir si vite...

STEFANO.

Son visage
Ne pouvait être calme en un pareil moment.
Songez que, pour vous plaire, il manque à son serment.

DONATA.

Qu'est-ce donc qu'un serment, si l'amour parle en maître?

STEFANO.

1490 Mais la plèbe dira que Michel est un traître.

DONATA.

Oh ! La plèbe...

STEFANO.

Pourtant...

DONATA.

Oui, vous avez raison ;
Seulement vos discours ne sont pas de saison.

STEFANO.

C'est vous-même...

DONATA.

Souffrez que j'attende en silence.

STEFANO.

Je me tais, Madonna.

À part.

1495 Elle a peur. Moi, j'espère... Malgré son insolence,

Il se dirige vers la porte de droite.

DONATA, se parlant à elle-même.

Allons, point de regrets.
Ce compagnon n'a pas un doute, et j'en aurais ?
Non, Michel m'obéit, j'en suis certaine.

STEFANO, arrêtant.

Traître !...
Ce mot-là me poursuit.

DONATA.

L'homme va repaître
En réclamant de moi, certes, mieux qu'un baiser.
1500 Que ferai-je ? Carlo pleure pour m'épouser.
L'autre a le coeur plus fier ; et, je l'avoue, il m'aime
Avec une fureur qui me trouble moi-même...
Quoi donc ?.., en suis-je là ? justifierais-je ainsi
Les risibles terreurs qui tourmentaient Strozzi ?
1505 Penserai-je vraiment à ce cardeur de laine ?
Il ne m'inspire plus, du moins, aucune haine.
Fût-ce pour châtier un ami trop jaloux,
Je suis femme à tenir ma promesse...

Francesca entre à droite. Stefano s'avance vers elle, de façon qu'elle n'aperçoit pas Donata.

SCÈNE VII.
Stefano, Donata, Francesca.

STEFANO.

Ah ! c'est vous,
Ma bonne Francesca ?

FRANCESCA, hors d'haleine.

Dites-moi, je vous prie...
1510 Où puis-je voir Michel ?

STEFANO.

Veuillez l'attendre.

FRANCESCA.

On crie
Près de chez nous qu'il est traître envers la cité.
Qu'a-t-il fait, mon ami ? Dites la vérité.

STEFANO.

Rien de mal. Vous savez comme on le calomnie.

FRANCESCA.

Thomas vient de me dire...

STEFANO.

Il se trompe. Je nie
1515 Que Michel soit un traître; et, dans quelques instants,
Du reste, on verra bien...

FRANCESCA, apercevant Donata.

Ah !

DONATA.

Qu'est-ce que j'entends ?

Elle se lève et voit Francesca.

FRANCESCA.

Vous voyez, Stefano, qu'on ne m'a pas trompée !
Il a des rendez-vous avec cette poupée,
Cette veuve sans coeur, cette femme de rien,
1520 Sur qui nous connaissons des histoires !

DONATA.

Fort bien.
Continuez ainsi pendant une heure entière;
Nous avons du loisir. Vous êtes la fruitière,
N'est-ce pas ?

FRANCESCA.

Taisez-vous, malheureuse ! Mieux vaut
Gagner son humble vie et marcher le front haut
1525 Que d'être, comme vous, noble et déshonorée.
Je ne serai jamais une femme tarée.
Allez-vous en. N'ayez pour nous que du mépris,
Soit ; mais ne venez pas nous voler nos maris

DONATA.

Vous me croyez bien peu difficile, ma chère...
1530 On ne vous prendra rien. Vous permettrez, j'espère,
Que je demeure ici pour le bien de l'État?
Les Guelfes désiraient que Michel leur prêtât
Son aide pour ôter Florence à la canaille;
Il a tout accepté.

FRANCESCA, à Stefano.

Faites qu'elle s'en aille !
1535 Elle n'a pas le droit de le calomnier.
Je sais bien que Michel n'ira pas renier,
Pour ces gens-là, sa vie honnête et sans reproches...

*On entend sonner le beffroi. Stefano s'approche d'une fenêtre pour
regarder sur la place.*

Que se passe-t-il donc ?

DONATA, à part.

Déjà le son des cloches ?

STEFANO, quittant la fenêtre.

1540 La place est maintenant pleine de citoyens ;
Tout va se décider.

DONATA.

Tant mieux.

FRANCESCA.

Je me souviens
Que Michel ne parlait des nobles qu'avec rage.
Moi, je le retenais ; j'avais bien tort.

STEFANO, bas à Francesca.

Courage !
Il fera son devoir.

FRANCESCA.

J'ai peur de tout. La nuit
Tombe : qu'advient-il ?

*Il fait presque nuit ; on entend le beffroi par intervalles, et aussi la
sourde rumeur de la foule. - Tout à coup s'élève une clameur.*

LE PEUPLE, à quelque distance.

Vivat !

DONATA.

Quel est ce bruit ?

FRANCESCA.

1545 S'ils allaient le tuer ? J'ai l'angoisse dans l'âme.

LE PEUPLE, sur la place.

Vive Michel Lando !

STEFANO.

C'est Michel qu'on acclame !...

Il court à la fenêtre.

DONATA.

Déjà ?

FRANCESCA, à Stefano.

Vient-il ? Vient-il ?

STEFANO.

Je ne l'aperçois pas...

FRANCESCA, se signant.

Jésus !

STEFANO.

Si, justement; il entre.

On entend un bruit de pas et d'armes dans l'escalier.

DONATA.

Un bruit de pas...

On vient.

LE PEUPLE, sous les fenêtres.

Vive Michel Lando !

DONATA.

Suis-je trahie ?

STEFANO, à Donata.

1550 À coup sûr, vous voilà promptement obéie...

La porte s'ouvre : précédé de torches, Michel entre à la tête d'une troupe de gens armés. Entre les soldats marchent les principaux conjurés, parmi lesquels Strozzi et Albizzi ; tous ont les mains liées.

SCÈNE VIII.

**Les mêmes, Michel, Strozzi, Albizzi, Les
conjurés et les hommes d'armes.**

FRANCESCA.

Ah ! c'est toi

Elle se jette dans les bras de Michel.

DONATA, à part.

Qu'a-t-il fait ?

MICHEL.

Oui, Francesca, c'est moi.
Allons, sèche tes pleurs et calme ton émoi ;
J'ai quelques mots à dire à cette femme.

DONATA.

Lâche !

Lâche !

MICHEL.

Injuriez-moi si vous voulez ; ma tâche
1555 Est faite maintenant. Ah! vous vous figuriez
Qu'on nous retourne ainsi, nous autres ouvriers,
Et que, pour un maraud qui travaille la laine,
Le devoir le plus saint est une chose vaine ?
Non pas. Si j'eus le tort d'ignorer le complot,
1560 C'est grâce à moi, du moins, qu'il avorte...

Aux prisonniers.

D'un mot

Je pourrais à l'instant faire tomber vos têtes ;
Mais je dois vous citer, malfaiteurs que vous êtes,
Devant les magistrats désignés par la loi.
C'est fâcheux; j'aurais fait prompte justice, moi...
1565 La conspiration, du moins, n'est plus à craindre ;
On veille aux murs ; la loi, que nul ne doit enfreindre,
Est toujours souveraine à Florence.

STROZZI.

Demain

On nous acquittera.

MICHEL.

Non. Par respect humain
Les juges, redoutant les traits dont on les crible,
1570 Montreront, je l'espère, une rigueur terrible.

ALBIZZI.

Nous vous remercions, Messer, de vos souhaits.

MICHEL.

À la prison !

On emmène les prisonniers, qui sortent par la gauche. Michel les regarde s'éloigner ; puis, avec stupeur, se parlant à lui-même :

J'ai fait mon devoir....

DONATA, à part.

Je le hais ;
Mais comme il devient beau, quand sa parole vibre !

Elle s'avance vers Michel.

Eh bien ! Que ferez-vous de moi ?

MICHEL, montrant la porte.

Vous êtes libre.

Donata semble hésiter ; puis elle sort très vite. Francesca s'approche timidement de son mari ; Michel et Stefano se serrent les mains en silence.

QUATRIÈME ACTE

La boutique de Francesca.

SCÈNE PREMIÈRE.

Stefano, Francesca.

Stefano entre brusquement. - Francesca se lève en sursaut.

STEFANO.

1575 Eh bien ! Ils l'ont nommé.

FRANCESCA.

Qui donc ?

STEFANO.

Leur Jacopo !

Il succède à Michel ; c'est triste... Le troupeau,
Pour quelque temps, du moins, va brouter en silence ;
Tout paraît calme ; on est las de la violence ;
Mais que va devenir la ville ?

FRANCESCA.

Des crieurs

1580 N'ont-ils pas annoncé que les nouveaux prieurs
Allaient accompagner Michel jusqu'à sa porte ?

STEFANO.

Oui ; la reconnaissance aujourd'hui les transporte.
D'ailleurs, les vieux griefs doivent être enterrés.
Après l'acquittement honteux des conjurés,
1585 Tous les partis ont fait une espèce de trêve :
Mais ce n'est pas la paix durable que je rêve.
Les Guelfes, Salvestro, Michel, d'autres aussi,
Qui vont l'accompagner en pompe jusqu'ici,
Ont juré sur le livre ouvert de l'Évangile
1590 De ne pas attenter à cette paix fragile.
Tous ces gens-là, depuis que Michel n'est plus rien,
L'acclament sur les toits comme un grand citoyen.

FRANCESCA.

Ah ! Nous ne serons plus heureux, j'en suis bien sûre.

STEFANO.

1595 Pourquoi ? Je ne veux pas rouvrir votre blessure ;
Mais cependant....

FRANCESCA.

Parlez.

STEFANO.

Vous ne savez pas tout.
Cette femme n'inspire à Michel que dégoût,
Le malheureux, après un instant de folie,
Vous revient plus aimant ; et que faire ? On oublie.
Michel n'est pas aussi coupable...

FRANCESCA.

1600 Vous pensez
Que je l'accuse ? Non. - Mais ils sont bien passés,
Les jours d'heureux travail et de bonheur paisible.

STEFANO.

Ces jours-là reviendront pour vous.

FRANCESCA.

1605 Est-ce possible ?
Je ne crois pas. Pourquoi, mon Dieu, s'est-il jeté
Dans cette horrible émeute ? Est-ce que la cité
Ne pouvait se passer d'un pauvre contre-maître ?
Qui le forçait d'agir ?

STEFANO.

1610 Mais, Francesca, peut-être
Que, sans notre Michel, Florence, en un moment,
Eût péri tout entière ! Allez, son dévouement
Sera glorifié plus tard comme il mérite.
J'en suis sûr.

FRANCESCA.

L'avenir est loin.

STEFANO.

Je vous irrite,
Ma pauvre Francesca. Pardon. Une autre fois
Peut-être...

On entend un bruit de pas et des voix.

FRANCESCA.

Entendez-vous ?

Stefano court vers la porte et regarde dans la rue.

STEFANO.

Ils viennent. Je les vois...

On escorte Michel avec mainte bannière.

Des bourgeois seulement ; la plèbe rancunière

1615 A voulu témoigner qu'elle ne l'aime pas.

Stefano retourne vers Francesca.

Ils sont tout près de nous et marchent d'un bon pas.

FRANCESCA.

Alors, excusez-moi,

STEFANO.

Ce monde vous effraie ?

FRANCESCA.

Michel n'entendra pas une parole vraie ;

On le déteste.

STEFANO.

Eh bien ! Soyez bonne pour lui ;

1620 Montrez-vous, tout à l'heure, indulgente et douce...

FRANCESCA.

Je tâcherai.

Oui,

Elle sort à gauche.

SCÈNE II.

Michel, Strozzi, Albizzi, Salvestro, Jacopo, Les prieurs et un groupe de citoyens.

MICHEL, avant d'entrer.

C'est trop d'honneur qu'on veut me faire.

Jacopo, prenant Michel par le bras, entre avec lui. Il est vêtu d'une longue robe sénatoriale. Dans le cortège figurent Strozzi, Albizzi, Salvestro, les nouveaux prieurs et une vingtaine de bourgeois. Stefano reste à l'écart pendant toute la scène.

JACOPO.

Si, si, nous entrerons. Michel, je vous révère,
Je vous admire, et c'est bien le moins, au moment
Où vous rentrez chez vous, comme ça, tristement,
1625 Que je vous fasse un bout de conduite.

Regardant autour de lui.

Avoir bien exprimé...

Je pense

MICHEL.

Pareille récompense
Peut rendre un ouvrier plus fier que de raison.
Puis, vous recevoir tous dans ma pauvre maison...
Vraiment, je suis confus.

SALVESTRO.

C'est trop de modestie.
1630 Ayant pu la gagner, vous quittez la partie ;
L'exemple est rare et vaut un hommage éclatant.

MICHEL.

Qu'entendez-vous par là ?

ALBIZZI.

Cet honnête homme entend
Qu'à votre place il eût étranglé sa patrie.
N'est-ce pas, Salvestro ?

SALVESTRO.

Calmez cette furie.
1635 Je ne suis pas si brusque ; et puis vous oubliez
Que les partis, mon cher, sont réconciliés.
Ajournons, s'il vous plaît, nos petites querelles,
Puisque nos factions se partagent entre elles
Le pouvoir qu'il a si loyalement quitté.

MICHEL.

1640 Ah ! Je vois que l'on pense au bien de la cité.

STROZZI.

Michel, vous avez fait une erreur capitale
En nous prenant au col d'une main si brutale...

MICHEL.

Je n'ai point fait d'erreur

STROZZI.

Si ; mais on vous sait gré
D'avoir su museler la plèbe. Je serai
1645 Votre ennemi loyal.

À voix basse.

Si désormais tu rôdes
Autour de Donata, prends garde...

MICHEL.

Plus de fraudes !
N'essayez pas, Messer, de fausser le scrutin ;
Je vous estimerai.

Bas.

Tu peux être certain
Que, si ta Donata me trottait par la tête,
1650 Je ne te craindrais pas, Strozzi...

JACOPO.

La paix est faite !

Comme récitant une leçon :

Maintenant il s'agit d'être ferme et prudent.
Michel est un garçon honnête. Cependant
Il a mécontenté la plèbe, et c'est dommage.
D'ailleurs nous sommes tous venus lui rendre hommage.
1655 Évidemment. Florence estime la vertu.
Mais, il faut bien le dire, oui, le peuple est têtue.
Il n'a pas honoré ce jour de sa présence.
À qui la faute ? Ayons un peu de complaisance.
Lorsqu'on veut réformer l'État...

MICHEL.

Tout ira bien,
1660 Si tu fais ton devoir comme j'ai fait le mien.

JACOPO.

Puisque je me consacre au bonheur de la ville !
Nous sommes tous d'accord.

ALBIZZI.

C'est clair.

JACOPO, bas à Salvestro.

Est-ce qu'on file ?

SALVESTRO.

Michel, nous vous laissons.

MICHEL.

Faites comme il vous plaît.
1665 Merci pour le discours, par malheur incomplet,
Dont ce pauvre homme a pu retenir quelques bribes.

JACOPO.

Moi ? J'ai fait ça tout seul !

MICHEL.

Les pires diatribes
Sont plus dignes que vos louanges, Salvestro.
Je ne vous retiens pas.

SALVESTRO.

Votre ami le bourreau
1670 Vous serait précieux, si vous restiez le maître ;
Mais vous ne l'êtes plus.

MICHEL.

Vous, tâchez donc de l'être ;
Et vous verrez !

SALVESTRO.

C'est bon ; je m'en vais.

MICHEL.

Citoyens,
Tous mes remerciements...

STROZZI, s'inclinant.

Messer...

Bas.

Tu te souviens ?
Prends garde à toi.

MICHEL, à voix basse.

Suffit.

Haut.

Que Dieu vous accompagne !

Tous saluent et sortent. Michel, resté seul, aperçoit Stefano. Il court vers son ami et lui prend les mains.

SCÈNE III.

Michel, Stefano.

MICHEL.

Ah ! C'est toi, Stefano. Le désespoir me gagne.
1675 Conseille-moi. Que faire, ami? Puis-je savoir,
En des jours si troublés, quel est mon vrai devoir?
Faut-il, soumis aux lois, lutter sans espérance ?
Vaut-il mieux arracher violemment Florence
A tous ces chiens qui la dévorent? Penses-tu
1680 Que je doive ruser comme eux, et, par vertu,
Mentir à tous, partout et toujours ?

STEFANO.

Sois calme. Je t'en prie,

MICHEL.

Que vont-ils faire de ma patrie ?
L'usure et le trafic suffisent aux bourgeois.
Le peuple, méprisant les hommes de son choix,
1685 Lèche et mord tour à tour la main qui le caresse ;
Il n'a qu'un rêve au coeur : croupir dans la paresse.
Les Guelfes, factieux avec impunité,
Injustes, faux, cruels, oppriment la cité.
Tous, ils ont dans le sang des haines séculaires ;
1690 On se déchire ; on meurt de stériles colères ;
Et ce peuple n'a plus, s'il veut finir en paix,
Qu'à se vendre au plus riche... Ah! que je me trompais
Lorsque, ne voyant pas le troupeau que nous sommes,
Je prenais tous ces vils Florentins pour des hommes !

STEFANO.

1695 Michel, ton vaillant coeur désespère trop tôt.
Demain nous reprendrons la lutte ; mais il faut
Te reposer, penser à toi, pour quelques heures
Vivre auprès de ta femme...

MICHEL.

Ah ! c'est juste...

Il se détourne et porte la main à son front.

STEFANO.

Tu pleures ?

MICHEL.

Non, mais je meurs de honte.

STEFANO.

Allons, courage, ami.

1700 Francesca, tu le sais, n'aime pas à demi ;
Elle n'a point d'aigreur ; elle est pieuse et bonne ;
Tu verras dans ses yeux que son coeur te pardonne.

MICHEL.

Je n'en aurai que plus de honte et de remords.

STEFANO.

1705 Tu te chagrines trop. Qui n'a pas eu des torts ?
Crois-moi, vous reprendrez votre paisible vie...
Si la veuve, du moins, ne te fait plus envie ;
Si tu n'es pas hanté par elle !

MICHEL.

Je la hais.

Elle s'est plusieurs fois présentée au palais ;
Je ne l'ai pas reçue.

STEFANO.

Es-tu sûr de toi-même ?

1710 Donata pourrait bien faire un effort suprême
Et ressaisir sa proie.

MICHEL.

Ami, juge-moi mieux.

Je peux la regarder en face et dans les yeux,
Sans trouble ni colère.

STEFANO.

En es-tu sûr ?

MICHEL.

Écoute.

Je la hais, t'ai-je dit ? Non : elle me dégoûte.

STEFANO.

1715 Alors, je puis parler.

MICHEL.

Tu l'as vue ?

STEFANO.

En sortant

Du palais. Elle veut, ne fût-ce qu'un instant,

Te parler ici même et sur l'heure.

MICHEL.

Elle rêve.

STEFANO.

1720 « Cette entrevue, a-t-elle affirmé, sera brève ;
Mais je la veux. Sinon, je fais quelque malheur.
Avertissez Michel. »

MICHEL.

C'est tout ?

STEFANO.

Oui. Sa pâleur
Est singulière.

MICHEL.

Il faut céder : rien ne l'arrête.

STEFANO.

Je te conseillerais de fuir ce tête-à-tête.

MICHEL.

J'aurais l'air d'avoir peur. Du reste, il faudra bien
Nous expliquer un jour ou l'autre.

STEFANO.

1725 D'éloigner Francesca ?
Le moyen

MICHEL.

Rien de plus simple.

STEFANO.

Évite,
Au moins, de la froisser, et, si tu peux, fais vite ;
Car l'autre peut entrer ici dans un moment.

MICHEL.

Voici ma femme.

STEFANO.

Adieu, frère ; agis noblement.

Il sort.

SCÈNE IV.
Michel, Francesca.

FRANCESCA.

Bonjour, Michel.

MICHEL.

Bonjour, ma femme.

À part.

Que lui dire ?

1730 Je ne puis exiger, moi, qu'elle se retire.

FRANCESCA.

Cela te déplaît-il que je travaille ici ?

MICHEL.

Mais non ; je suis heureux d'être avec toi...

FRANCESCA.

Merci.

Elle s'assoit et se met à coudre.

MICHEL, à part.

Comme elle doit souffrir ! Sans doute elle s'impose
De ne pas m'accabler de reproches.

FRANCESCA, à part.

Je n'ose

1735 Lui parler la première.

MICHEL, à part.

Eh bien ! J'aimerais mieux
Des reproches qu'un tel silence, et que ces yeux
Dont le regard baissé veut m'éviter un blâme,

À haute voix.

Francesca ?

FRANCESCA.

Mon ami ?

MICHEL.

Dieu m'est témoin, chère âme,
Que je souffre d'un grand remords. Je sais trop bien
1740 Le mal que je t'ai fait. Toi, tu ne me dis rien.
Nul reproche : tes yeux me cachent tes pensées...

FRANCESCA.

À quoi bon revenir sur les choses passées ?
Oublions tout cela.

MICHEL.

Non, ma femme ; je veux
Te faire avec douleur de sincères aveux...

Hésitant.

1745 Mais pas à l'instant même...

FRANCESCA, se levant.

Il faut que je te laisse !

MICHEL.

Pour une heure, veux-tu ? Pardon, cela te blesse...

FRANCESCA.

Où te plaît-il que j'aïlle ?

Un court silence.

MICHEL.

À l'église.

FRANCESCA.

Pourquoi ?

MICHEL.

Il est bon de prier ; prie en pensant à moi.

FRANCESCA, avec un air de doute.

Ah ! Michel...

MICHEL.

1750 Je t'aime ! il ne faut plus en douter.
Francesca, tout mon coeur te le crie :

FRANCESCA.

Je t'en prie,
Ne recommence pas à me faire pleurer.

MICHEL.

Va : la Vierge et les Saints te diront d'espérer ;
Le bonheur renaîtra pour nous.

FRANCESCA.

Que Dieu t'écoute !

MICHEL.

Va prier pour nous deux, et reviens.

Francesca sort.

SCÈNE V.

MICHEL, seul.

1755 Mais que faire ? Il fallait l'éloigner à tout prix. Elle doute ;
L'autre, à présent, je peux lui cracher mon mépris
À la face...

Il écoute.

On dirait qu'elle vient...

Il court à la porte, l'ouvre et regarde dans la rue.

1760 Ô lâche que je suis Voilà que je frissonne, Non, personne.
Comme si j'entendais son pas fier et léger.
Tout, pour ce faible coeur, est un mortel danger.
Si, d'un souffle, elle doit m'effleurer le visage,
En fuyant comme un fou j'aurais été plus sage.

Il écoute.

Tout se tait dans la rue : un silence de mort.

Court silence.

1765 Ah ! Je l'entends. C'est elle... Allons, je serai fort,
Dussé-je m'arracher le coeur.

SCÈNE VI.

Michel, Donata.

DONATA.

Que Dieu m'assiste !
J'eusse mieux aimé suivre un renard à la piste
Que d'errer au milieu de ces ruelles...

*Donata regarde autour d'elle avec une inquiète curiosité. Michel
reste à l'écart et parle sans lever les yeux sur elle.*

MICHEL.

Bien ;
Que voulez-vous ?

DONATA.

Fêter l'illustre citoyen ;
Offrir à mon sauveur mes vœux les plus sincères ;
1770 Lui dire..

MICHEL.

Ces discours ne sont pas nécessaires.

DONATA.

Nous sommes seuls ?

MICHEL.

Oui, seuls.

DONATA.

Ah ! Déloyal ami
Tout à l'heure, en touchant votre seuil, j'ai frémi ;
Mon cœur se révoltait ; pourtant je suis entrée,
Moi que vous avez, traître, indignement leurrée...
1775 Une dernière fois j'ai voulu vous revoir,
Peut-être vous servir...

MICHEL.

Je voudrais bien savoir
D'où vous vient envers moi tant de sollicitude.

DONATA.

Me voici devant vous dans une humble attitude ;
Vous ne comprenez pas, Michel ?

MICHEL.

Je n'entends rien
1780 Aux énigmes ; parlez.

DONATA.

Tu me comprends trop bien !
Mais tu veux m'arracher l'aveu qui me fait honte.
Mon orgueil est terrible ; eh bien vois, je le dompte.
Car je t'apporte ici des paroles de paix,
A toi, parjure, à toi, lâche qui me trompais
1785 A l'heure où, me sentant défaillir de tendresse,
Moi, je sollicitais ta première caresse...
Tu m'as fait une injure inoubliable! Mais
J'ai cru que, pénétré de remords, tu m'aimais,
Et cessant, par pitié, d'être altière et farouche,
1790 Je suis venue avec un pardon sur ma bouche...

Michel se tourne vers Donata et la regarde en face.

MICHEL.

Tu parles de remords, Donata, de remords,
Quand, depuis si longtemps, tes scrupules sont morts?
J'en ai, certes ; mais pas comme tu l'imagines.
D'abord, tu mens - malgré tes hautes origines....
1795 Lorsque tu vins à moi, femme, et que tu t'offris,
Tu le fis sans amour et presque avec mépris.
Je frémissais pourtant, moi, devant ton sourire!
Et voilà mon remords, celui qui me déchire:
C'est d'avoir pu, mauvais serviteur de la loi,
1800 Hésiter un instant entre Florence et toi

DONATA.

Te répondrai-je avec des yeux pleins de prière ?
Non, crois-le bien. C'est trop regarder en arrière.
Pensons à l'avenir et sachons être heureux,
Pendant que les partis se déchirent entre eux...
1805 Ou plutôt, soulevons une guerre civile;
Sois guelfe ou plébéien, perds ou sauve la ville,
Mais qu'enfin Donata puisse t'aimer... Veux-tu
Renoncer à ta froide et stérile vertu ?
Fuir cette vie étroite, âprement économe ?
1810 Agir ? Vivre à plein coeur ? Redevenir un homme ?
Michel, veux-tu m'aimer ? Veux-tu ?

MICHEL.

Je ne veux pas.
Ah ! Certes, je tressaille au seul bruit de ton pas ;
Ta voix me fait pâlir ; te regarder m'enivre ;
Ton image, la nuit, s'obstine à me poursuivre ;
1815 Le désir me rend fou... Mais cette âpre fureur,
Est-ce l'amour ? Non, non, elle me fait horreur;
C'est une fièvre dans mon sang... Je te déteste.
On ne le sait que trop, tu m'as été funeste...
Pour toi j'ai négligé mon devoir ; le mépris
1820 De moi-même, je l'ai connu. Tu m'as tout pris :
La paix de mon foyer, la fierté de mon âme...
Va-t'en. Sors de chez moi.

DONATA.

Je t'ai cru moins infâme.
Mais prends garde à présent ! Nous tenons la cité.
Tu ne sortiras plus de ton obscurité.
1825 Sinon, malheur à toi.

MICHEL.

Je crains peu tes menaces.

DONATA.

Les femmes de mon sang ont des haines tenaces.
Tu le verras.

MICHEL.

C'est bien ; va-t'en.

DONATA.

Encore un mot.
Les grands n'oublieront pas l'affaire du complot.
Je pouvais seule avoir ta grâce...

MICHEL.

Que m'importe ?

DONATA.

1830 Mais puisque maintenant ta passion est morte,
Mon Carlo, que je sais viril et résolu,
Acceptera l'amour dont tu n'as pas voulu...

MICHEL.

Va le trouver va donc !

DONATA.

Et si je veux ta vie,
Je l'aurai, lâche !

MICHEL.

Soit ! passe-toi cette envie.

DONATA.

1835 Non, Michel. J'avais tort de te mettre en émoi.
Si ton sang plébéien rejaillissait sur moi,
Je serais trop salie.

MICHEL.

Ah ! Va-t'en ; tu m'irrites !
Va caresser Strozzi ; prône-lui tes mérites ;
Fais ton métier.

DONATA, se dirigeant vers la porte.

J'y vais.

MICHEL.

Donata !

DONATA, s'arrêtant.

Plébéien

1840 Stupide...

MICHEL.

Écoute-moi.

DONATA.

Quoi, traître ?

MICHEL.

Écoute bien.

Ton Carlo, je le hais; et, si je veux sa vie,
Je l'aurai.

DONATA.

Toi, frapper Carlo ? Je t'en défie.

MICHEL, saisissant le poignet de Donata.

Tu l'aimes, n'est-ce pas ? Tu l'aimes ?

DONATA.

Sûrement...

Je l'ai toujours aimé.

MICHEL.

Tu l'avais pour amant.

1845 Sans doute ?

DONATA.

Si tu veux le croire...

MICHEL.

Tu l'avoues !

Et pas une rougeur de honte sur tes joues...

Donata fait un violent effort pour se dégager de l'étreinte de Michel.

DONATA.

Lâche-moi.

Elle se dégage et fait quelques pas vers la porte.

MICHEL.

Tu m'as dit n'avoir pas eu d'amants.
Tu mentais donc toujours, malheureuse ?

DONATA.

Lorsqu'il me plaît. Je mens

MICHEL.

Va-t'en. Je ne suis plus mon maître.

DONATA, tout près de la porte.

1850 Avant que je m'en aille, apprends à me connaître.
Je n'aime point Carlo...

MICHEL.

Hors d'ici !

DONATA.

Dans la chambre où, naguère, humble, tu vins t'asseoir,
Je souffrirai qu'il m'aime... Mais ce soir,

MICHEL.

Ah ! Misérable femme !

*Il dégaine son stylet et se précipite sur elle. Donata reste immobile.
Michel recule, le bras levé, hésitant à frapper Donata.*

DONATA.

Lâche, frappe-moi donc !

SCÈNE VII.

Les mêmes, Francesca.

*Au moment où Michel va frapper Donata, la porte s'ouvre ;
Francesca paraît. Michel se rejette vivement en arrière.*

FRANCESCA.

Dieu !

Long silence.

DONATA.

Rengaine ta lame...

1855 Homme sans foi, tu mis ta gloire à me tromper;
Mais tu n'as pas assez de coeur pour me frapper.
C'est bien; ne quitte plus ta vertueuse épouse.
Je te laisse auprès d'elle et ne suis point jalouse.
Mais je veux éviter tes regards insultants,
1860 Ne plus revoir ta face. Avant qu'il soit longtemps,
Mon tout-puissant désir t'aura fait disparaître ;
Tu t'en iras mourir dans l'exil. Adieu, traître.

Elle sort.

SCÈNE VIII.

Michel, Francesca.

*Michel jette son stylet à terre ; sans regarder Francesca, il marche
vers la table en chancelant et se laisse tomber sur une chaise.
Accoudé à la table, il cache son visage de ses deux mains. Francesca
s'approche doucement, et elle se tient debout derrière Michel.*

FRANCESCA.

Ne cache pas ainsi ta face dans tes mains.
Je demandais à Dieu de meilleurs lendemains;
1865 Mais, comme si c'était la voix de la Madone,
Quelque chose m'a dit d'aller vers toi... Pardonne,
Ami, si j'ai mal fait.

MICHEL, sans la regarder.

Moi, te pardonner ! Moi !

FRANCESCA.

Je n'ai presque rien dit tout à l'heure. Pourquoi ?
Tu souffrais : j'aurais dû comprendre ta détresse,
1870 Parler plus doucement, montrer plus de tendresse...

MICHEL.

Quelle honte!

FRANCESCA.

Vois-tu, c'est fini, tout cela.
Ta femme est près de toi, Michel ; regarde-la.
Tu m'aimes, je le sais, tu m'aimes...

Michel lève les yeux sur elle et la regarde en silence. Puis, tout en parlant, il lui prend les mains et se lève péniblement.

MICHEL.

Pauvre amie !
Sans toi je commettais la suprême infamie.
1875 Je me souillais de sang comme un vil meurtrier.

FRANCESCA.

Ne m'avais-tu pas dit toi même : Va prier ?
Dieu fut clément pour nous.

MICHEL.

C'est toi qui m'es clémente.
Laisse-moi te jurer - car cela me tourmente -
Que cette femme...

FRANCESCA.

Il faut l'oublier.

MICHEL.

Par serment
1880 J'affirme que jamais je ne fus son amant.
Me crois-tu ?

FRANCESCA.

Je te crois.

MICHEL.

Non, c'est mal. Je suis lâche.
Ma conscience est là qui m'accuse, et je tâche
En vain de rendre moins pénible mon aveu...
J'ai péché dans mon coeur ; le reste importe peu.

FRANCESCA.

1885 Tant d'autres n'auraient pas ce repentir sincère !

MICHEL.

Deux mois que je suis ivre. Hélas ! quelle misère !
On se croit fort, solide, entier dans sa vertu ;
On blâme vertement les autres ; mais, vois-tu,
Vivre au-dessus de tous, cela trouble la tête...

FRANCESCA.

1890 Ne parle pas ainsi.

MICHEL.

L'homme le plus honnête,
Le plus juste, le plus ferme dans son devoir,
Ne ressent pas en vain l'ivresse du pouvoir.
Heureux est celui-là, ma femme, sois-en sûre,
Qui, l'ayant exercé, reste sans flétrissure.

FRANCESCA.

1895 Toi, rien ne t'a flétri ! Je te sais pur et grand.

MICHEL.

Ton noble coeur, ton coeur de femme le comprend,
Personne n'a le droit de me jeter le blâme ;
Mais tu ne songes pas aux douleurs de ton âme.

FRANCESCA.

Ne penser qu'à soi-même, est-ce que c'est aimer ?

MICHEL.

1900 Ô chère Francesca, j'aurais dû m'enfermer
Dans mon bonheur étroit.

FRANCESCA.

Michel, je suis heureuse.

MICHEL.

J'ignorais même, avant cette heure douloureuse,
Combien tu m'étais chère et combien tu m'aimais.
Je le sais maintenant. Qu'on m'oublie à jamais,
1905 Ou que le peuple ingrat m'insulte et me diffame,
Tu me consoleras de tout, ma pauvre femme...

FRANCESCA.

Oui, nous serons heureux.

Ils se tiennent embrassés.

MICHEL, tressaillant.

Ah !...

FRANCESCA.

Qu'as-tu ?

MICHEL.

J'oubliais...
Ils n'auront qu'à dicter un ordre à ce niais
Qu'ils ont mis à ma place...

FRANCESCA.

Ami...

MICHEL.

1910 Si je dois, misérable, aller de ville en ville ;
Errer toujours, sans joie et sans amis, manger
Avec douleur le pain amer de l'étranger,
Humilier mon âme autrefois fière et haute,
Faudra-t-il qu'à jamais tu souffres par ma faute ?

FRANCESCA.

1915 Quoi ! Pour avoir servi Florence noblement...

MICHEL.

Tu sais ce qu'elle a dit, cette femme ?

FRANCESCA.

Aucun d'eux n'osera te chasser de Florence.
L'acte serait trop vil. Elle ment !

MICHEL.

1920 En peu de jours se faire à jamais sur mon nom !
Ne parlons plus d'exil ; cela me trouble. Puisse l'indifférence

FRANCESCA.

Michel, ils n'auront pas cet odieux courage !
Estimé par tous ceux qui t'ont jeté l'outrage,
Va, tu n'as rien à craindre. Non,

MICHEL.

1925 Vivons notre humble vie, et demandons à Dieu,
Chère femme, qu'il nous épargne la souffrance
D'aller, le coeur brisé, mourir loin de Florence... Ah ! tu les connais peu.

Ils se regardent tristement.

ÉPILOGUE

Une esplanade près des remparts de Florence. - On voit au fond, massive, large, flanquée de tours, une des portes de la ville. Il ne fait pas jour encore ; peu à peu le ciel s'éclaire. Au lever du rideau, un officier et deux hommes d'armes sortent de l'une des tours et s'approchent de la porte. L'officier fait crier de grosses clés dans la serrure, et les hommes ouvrent la porte toute grande. Puis l'officier les place en sentinelles du côté extérieur des remparts ; on les voit de temps à autre aller et venir. L'officier va se retirer, lorsque Strozzi entre avec Albizzi. Tous deux sont enveloppés de manteaux épais ; Strozzi tient à la main un rouleau de papier où est appendu un sceau.

SCÈNE PREMIÈRE. Strozzi, Albizzi, Un Officier.

STROZZI, à l'officier.

Personne encore ?

L'OFFICIER.

Il est cinq heures tout au plus,

Messer.

STROZZI.

C'est bien.

L'officier se retire.

SCÈNE II.

Strozzi, Albizzi, puis Michel et Thomas.

STROZZI.

Quel vent ! J'ai les membres perclus.

ALBIZZI.

Il doit sortir par là ?

STROZZI, montrant le rouleau.

C'est écrit.

ALBIZZI.

À l'aurore ?

STROZZI.

1930 Certes. Si, par hasard, l'honnête homme pérora,
Il ameutera bien quatre mille badauds,
Et la chose pourra me tomber sur le dos.

ALBIZZI.

Tout le monde est couché.

STROZZI.

D'ailleurs, la garde est là. C'est ce qui me rassure.

ALBIZZI.

1935 Est d'une révoltante injustice. Strozzi, cette mesure

STROZZI.

Comment ?

ALBIZZI.

Nous avons escorté cet homme en l'acclamant...

STROZZI.

Oui, pour la forme.

ALBIZZI.

Soit ; mais il me paraît lâche
De l'exiler un mois après.

STROZZI.

Cela te fâche ?

ALBIZZI.

1940 Je t'aurais conseillé d'être plus généreux.
Les prieurs n'ont rien dit ?

STROZZI.

Si fait. Plusieurs d'entre eux
M'appelèrent d'abord traître à la foi jurée,
Puis trouvèrent la chose un peu prématurée.
Je tins bon ; et je fis calmer ce grand émoi
Par Salvestro, qui hait Michel autant que moi.
1945 Avant-hier le décret fut chose décidée.
J'en suis l'exécuteur, puisque j'en eus l'idée.

ALBIZZI.

Triste besogne

STROZZI.

Allons, Pierre, plus de douceur.
Je te dirai d'abord, mon ami, que ta soeur
A voulu cet exil.

ALBIZZI.

1950 Il est vrai, de pareils caprices. Je la sais coutumière,

STROZZI.

La première,
Elle en eut le désir. Même, elle m'a juré
Qu'en pleine rue, un jour, comme un désespéré,
Michel avait voulu la percer d'une lame.
Qu'il soit hors de nos murs : elle sera ma femme.

ALBIZZI.

1955 Tu feras un époux docile, je le vois.
Rappelle-toi pourtant qu'une première fois
Elle a failli nous perdre.

STROZZI.

Oui, Pierre ; mais je l'aime.

ALBIZZI.

Enfin...

STROZZI.

Voilà Michel.

ALBIZZI.

Le pauvre homme est tout blême.

STROZZI.

A quoi bon s'attendrir ? La chose est faite.

Thomas et Michel entrent par la droite.

THOMAS.

1960 Tu pars ?

Ainsi,

MICHEL.

Dans un instant.

STROZZI.

Observons-les d'ici.

Strozzi et Albizzi restent à l'écart.

SCÈNE III.

Michel, Thomas.

THOMAS.

Au point du jour tu dois avoir franchi la porte ?

MICHEL.

Oui, sous peine de mort.

THOMAS.

Dire qu'on les supporte !
Les étrangler serait pourtant notre devoir.

MICHEL.

1965 Je ne pouvais, ami, partir sans te revoir.
Tu m'as cru déloyal...

THOMAS.

Toi ! L'honneur de Florence !
On juge comme ça, tu sais, sur l'apparence ;
Mais ensuite on se mord les pouces. J'ai pleuré,
Michel, en y pensant.

MICHEL.

Bien ; tout est réparé.

Ils se serrent les mains.

THOMAS.

Quand l'ordre est-il venu ?

MICHEL.

1970 Mon pauvre accoutrement... Cette nuit. Tu regardes

THOMAS.

Qu'as-tu fait de tes hardes ?

MICHEL.

1975 On m'a tout enlevé, hormis ce vieux manteau.
Mais nous arriverons vers le soir à Prato ;
J'ai là certains parents qui connurent mon père.
Après nous pousserons sur Ravenne, et j'espère
Y trouver de l'ouvrage.

THOMAS.

Ah ! mon vieux compagnon !
- Tiens, j'ai quelques méchants florins...

MICHEL.

Non, frère, non.
J'ai déjà dépouillé Stefano de sa bourse.

THOMAS.

Raison de plus ! Ce n'est qu'une maigre ressource ;
Mais tu pourras attendre.

Il met sa bourse dans la main de Michel.

MICHEL.

Allons, soit ! Et merci.

THOMAS.

1980 Des bêtises !

MICHEL.

Non pas... Il faut songer aussi
Que ce serait bien dur pour ma femme. Elle est forte ;
Mais si nous avons dû frapper de porte en porte...

*Thomas, voyant Francesca venir avec Stefano, marche à sa
rencontre.*

SCÈNE IV.

Michel, Thomas, Stefano, Francesca.

THOMAS.

Ma pauvre amie !

FRANCESCA.

Eh bien ?...

THOMAS.

En voilà, du nouveau !

Je vais donc lâchement coudre du cuir de veau,
1985 Moi, quand vous peinez tous deux sur la grand'route ?

MICHEL.

Où la chèvre est liée il faut bien qu'elle broute.

STEFANO.

Que vas-tu faire ?

MICHEL.

Moi ? Peut-être, après-demain,
Reprendre le métier pour gagner notre pain ;
Accepter, s'il le faut, des besognes vulgaires
1990 Parmi des compagnons qui ne m'aimeront guère...

SCÈNE V.

Les mêmes, Strozzi, Albizzi.

STROZZI.

Abordons-les.

ALBIZZI.

Pourquoi ?

STROZZI.

Viens.

À Michel.

Il faut vous hâter,

L'homme aux phrases,

MICHEL.

Moi ?

STROZZI.

Vous.

MICHEL.

À quoi bon m'insulter ?
Vous m'avez fait bannir ; c'est bien, je me résigne ;
Mais ne pas m'outrager, Carlo, serait plus digne.

STROZZI.

1995 Vous voyez s'il en coûte à lutter contre moi.

MICHEL.

Vous me faites pitié.

STROZZI.

Pitié, maître ? et pourquoi ?

MICHEL.

Parce que vous souffrez d'une fièvre incurable.
Moi, Dieu m'en a guéri.

STROZZI.

Silence, misérable !

MICHEL.

2000 Vous connaîtrez dans peu toutes les trahisons,
Carlo ; je vous le dis.

STROZZI.

C'est assez de raisons !
Par ordre des prieurs je veille à cette porte.
Il fait jour ; va-t'en, drôle.

THOMAS.

Ah ! L'impudence est forte !
Saignons-les, et courons les jeter dans l'Arno.

*Il veut prendre un couteau à sa ceinture et se ruer sur Strozzi ;
Michel et Stefano le retiennent. Au début de l'altercation, un groupe
de citoyens entre sous la conduite de Niccolo del Bene; sans être vu,
Niccolo s'approche de Michel et des autres.*

STROZZI, à Thomas.

Arrière, mauvais chien !

MICHEL.

Retiens-le, Stefano.

THOMAS.

2005 Lâchez-moi donc, vous deux !

MICHEL.

Thomas, que vas-tu faire ?
Mon éternel exil, ami, je le préfère
À la honte de voir le sang couler pour moi...

SCÈNE VI.

Les mêmes, Niccolo del Bene, Un groupe de citoyens.

NICCOLO.

J'admire en vous, Michel, ce respect de la loi.

STROZZI.

Vous, Messer del Bene !

THOMAS, à Strozzì.

Hein, tu n'oses plus mordre ?

STROZZI, à Niccolo.

2010 Quel est votre désir ? Moi, j'exécute un ordre.

NICCOLO.

Êtes-vous si bruyant, Strozzì, dès le matin ?
J'estime qu'il n'est pas digne d'un Florentin
D'outrager les vaincus.

STROZZI.

Messer, la Seigneurie
M'a donné l'ordre...

NICCOLO.

Bien, Carlo ; moi, je vous prie
2015 De ne pas insulter ces hommes.

STROZZI.

De quel droit
Me parlez-vous ainsi ?

NICCOLO.

Montrez plus de sang-froid.
Même vos partisans blâment votre langage ;
Vous le savez.

ALBIZZI, bas à Strozzi.

Il a raison.

NICCOLO.

Je vous engage
À nous laisser en paix durant quelques instants.

Court silence.

STROZZI.

2020 Soit ; mais j'attendrai là.

*Il se retire à quelques pas avec Albizzi ; tous deux restent immobiles
jusqu'à la fin de la scène.*

NICCOLO, à Michel.

Des propos insultants
N'auraient pas dû troubler cette heure grave et triste.
Souffrez qu'en un cruel moment je vous assiste.

MICHEL.

L'honneur est grand, Messer.

NICCOLO.

Michel, voici trois mois
Que, voulant imposer à Florence des lois,
2025 La foule vous poussa bruyamment aux affaires ;
J'eus même, à ce propos, des paroles sévères.
Depuis, vous avez fait oeuvre de citoyen.
Or, on m'apprit hier que vous, homme de bien,
Par la haine des grands comme du populaire,
2030 Vous alliez recevoir l'exil pour tout salaire
Je n'ai pu vous servir ; mais je tenais du moins
À vous dire, Michel, et devant ces témoins,
Que, sans trouver jamais l'émeute légitime,
Malgré tout, Niccolo Del Bene vous estime.

UN CITOYEN.

2035 Il a parlé pour tous.

UN AUTRE.

Pour tous, noble Michel.

MICHEL.

Ah ! Merci ; le départ me sera moins cruel.

NICCOLO.

Peut-être quelque jour éteindrons-nous leur rage ;
D'ici là, patience.

MICHEL.

Il faudra du courage.
Je supporterais tout, la faim et le mépris ;
2040 Mais ne plus voir Florence... Ah que ne puis-je, au prix
D'une étroite misère, oui, d'un labeur servile,
Ne pas quitter ainsi ma grande et pauvre ville !

FRANCESCA.

Pourtant cette Florence a fait tous nos malheurs.
Ce n'est pas elle, au moins, qui m'arrache mes pleurs ;
2045 Elle est trop dure envers tous ceux qui l'ont servie !
Je traînerai sans doute une pénible vie,
Mais sans la regretter aux jours les plus mauvais,
Cette ville cruelle, ingrate, et que je hais...

MICHEL.

Non, non, ne maudis pas Florence, ta patrie !
2050 Notre plaie à tous deux ne peut être guérie ;
Mais la cité, vois-tu, m'est sacrée à jamais,
Et je souffrirais trop si tu la blasphémais.
Oh ! de ma part surtout, l'insulte serait vile,
Et je veux m'éloigner en bénissant ma ville.
2055 Qu'elle soit toujours libre et forte ! Je serai
Trop heureux, en dépit de mon coeur ulcéré,
Si Florence accomplit sans moi de grandes choses.
Sur ce qu'elle m'a fait mes lèvres seront closes.

STEFANO.

Puisses-tu la revoir !

NICCOLO.

Je dis : Ainsi soit-il !

MICHEL.

2060 Dante prit avant moi le chemin de l'exil ;
D'autres aussi, dont l'âme était juste et fidèle ;
Perdus pour la patrie, ils moururent loin d'elle.
Messer, je vous salue.

Tous se découvrent.

NICCOLO.

Adieu, noble coeur...

*Niccolo tend les mains à Michel, qui fait ensuite ses adieux aux
autres citoyens. Stefano serre les mains de Francesca.*

STEFANO.

Si,
2065 Nous nous retrouverons. Ne pleurez pas ainsi,
Francesca...

THOMAS, à Michel.

Mon ami !

MICHEL.

Je sais bien que tu m'aimes.
Séparés à jamais, nous resterons les mêmes.
Adieu, frère.

Ils s'embrassent.

STEFANO.

Ah ! Michel, tu nous reviendras !

MICHEL.

C'est impossible. Adieu, Stefano...

Non ;

*Michel et Stefano s'embrassent, tandis que Thomas fait ses adieux à
Francesca. Niccolo s'avance vers Strozzi et Albizzi.*

NICCOLO.

Que son nom,
Pour vous qui l'exilez, soit un éternel blâme !

MICHEL, entraînant sa femme.

2070 Viens, ma Francesca, viens.

Tous deux s'éloignent rapidement.

STEFANO.

Michel !...

*Au moment de franchir la porte de la ville, Michel se retourne ; il
envoie de la main un dernier adieu à ses amis. Puis il disparaît avec
Francesca. Tous restent tournés vers la porte.*

NICCOLO.

Adieu, grande âme.

FIN

PARIS, LECENE, OUDIN ET Compagnie, ÉDITEURS, 17 rue
Bonaparte.

POITIERS, - TYPOGRAPHIE OUDIN ET Cie.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].